



Jules Renard

Chroniques
(1885-1893)

à mon ami Béraud
Jean Béraud.

LES OEUVRES COMPLÈTES

de

Jules Renard

(1864 – 1910)

Chroniques

(1885 – 1893)

Bas-bleu incohérent

Monsieur, ayez toujours autant qu'homme de France

L'amour du pléonasme ou de la redondance !

UN BEAU VIEILLARD A SON FILS

Je me sers du sous-titre pour faire passer le titre ; mais, mon cher d'Orfer, vous m'embarrassez fortement et vous m'épouvantez. Vous vous adressez, confiant, à moi, comme si j'étais un petit jeune homme, et chacun sait que le petit jeune homme explique le bas-bleu.

Par ouï-dire, je crois que le bas-bleu est extrêmement féroce. En médire, c'est m'exposer au contre-coup de ce qui va vous tomber sur la tête. Mais, si je veux en bien parler, je n'arriverai jamais au bout de ma lettre, et, pourtant, je sais ce que c'est qu'un bas-bleu. J'en ai vu. Je n'en ai jamais touché, je le jure, mais j'en ai vu, et de beaux. Je dis : beaux, parce qu'il me semble que c'est du masculin, mais pas un seul ne m'a fait oublier le premier que j'ai rencontré.

C'est une simple histoire qui ne peut froisser personne. D'abord, le bas-bleu dont je parle est mort, et puis, je m'en moque, c'est arrivé ; au besoin, j'aurai mes textes. Je conte, voilà tout.

Mes souvenirs lapis-lazuli datent de loin. A six ans, j'étais à l'école, école des deux sexes, filles et garçons et autres. J'avais une petite amie que j'aimais beaucoup ; elle recevait tous mes coups de pieds. En échange, elle faisait mes bâtons, balayait à ma place et mangeait complaisamment ce que je refusais d'avaler. J'étais tout petit, alors, et même plus petit, en sorte que mon pied atteignait le genou de mon amie et n'avait guère que son mollet tout entier pour se promener. Tous les jours elle avait sa large ration de coups. Elle souriait, heureuse de m'éviter des ennuis. J'ai connu le dévouement des autres. D'ailleurs, je l'appelai délicatement Lilie.

Lilie allait dans un coin, faisait glisser sa jarretière et son bas blanc pour faire prendre l'air à ses brûlures.

Un jour que je collais des pains à cacheter sur le portrait de notre directrice, Lilie oublia de veiller, et je fus pris.

Furieusement, je la couvris de bleus, sur ses chevilles, sur son mollet, sur son genou, de bleus partout, sans compter. Cette fois, Lilie pleura. C'est là que mon conte, jusqu'ici assez naturel cependant, devient incroyable. Mais toutes mes sous-maîtresses peuvent le confirmer. D'ailleurs je m'en moque (voir plus haut). Des larmes plein les yeux, Lilie souleva sa robe et regarda, effarée : tout le bleu de sa jambe avait déteint sur son bas ! Je redis : tout le bleu de sa jambe avait déteint sur son bas qui de blanc s'était fait bleu. Elle appela, cria. On accourut. Ce fut une stupéfaction. Tous et toutes n'y virent que du bleu. On n'en croyait pas son œil. La lingère lava le bas à grande eau, mais ce bleu-là n'était point de la camelote. Il s'obstina ; rien n'y fit.

Seulement, un petit chien qui trempa sa langue dans le baquet de lessive s'empoisonna.

Voilà, mon ami, mon bas-bleu incohérent. C'est, de tous les bas-bleus que je puis vous offrir, le plus littéraire.

P.-S. – Lilie est morte. Les sous-maîtresses sont mortes aussi.

Morale :

Si vous tenez à vos petits chiens, ne frappez jamais un bas-bleu, même avec le pied.

L'art pour l'argent

J'ai lu, ici même, un « article-massacre » où mon ami A. Vallette, doucement ironique, glisse contre l'auteur d'*un Cœur de Femme* une insinuation perfide : M. Bourget y est malmené comme le cacique des littérateurs qui cherchent le succès monnayé, qui écrivent pour le public, pour le plus grand nombre, pour tout le monde. Eh ! bien, n'hésitons pas à le reconnaître : M. Bourget est dans le vrai, comme un Anglais dans sa culotte, jusqu'au cou. Si j'avais un petit frère en mal de lettres, je lui dirais :

– Voici, mon petit, les deux façons de procéder en art : ou passer toute sa vie à composer pour soi-même, pour se satisfaire, un chef-d'œuvre unique,

qu'on ne publie jamais, qu'on ne montre à personne, entends-tu ? à personne, et qu'on brûle en mourant ; ou bien écrire pour quelqu'un. De là, deux catégories d'hommes de lettres à distinguer.

Ceux qui pourraient composer la première n'existent pas ; c'est regrettable. Le monde attend encore le toqué assez peu sujet au vertige pour avoir de son art une idée aussi haute. La seconde catégorie, et la dernière, comprend tous les littérateurs. Elle est pleine et craque de toutes parts comme un tonneau aux douves pourries. Au point de vue du désintéressement, toutes les unités de cette classe se valent. Écrire pour une cousine, pour le prince des critiques, pour les purs ou pour les gâteaux, c'est toujours écrire pour quelqu'un ; c'est commercer ; c'est utiliser sa pensée ; c'est la vendre, l'échanger contre une risette, un compliment, ou des sous. Ergote, hausse ta dignité, trie des goûts parmi les meilleurs goûts, élève ton âme à bras tendu : à ton aise, et à ton choix ! Mais, quelle que soit ton enseigne, te voilà marchand. Tâche que tes affaires aillent bien. Sois adroit, c'est-à-dire oublie ta maîtresse (on ne fait pas un livre pour une femme) ; dis flûte à la chapelle des purs (ils y sont quatre pelés, le tondu ne vient jamais), et adresse-toi directement au public.

« Lequel ?

« Celui qui achète, le plus riche. Ah ! l'argent ! tu verras, ta croûte de lait jetée, comme l'âpreté au gain donne du talent ! Ta copie est faite. Tu ne sais pas ce qu'elle vaut. Tu n'as plus la niaiserie de croire qu'un confrère, homme comme toi, envieux, menteur, nécessaireux comme toi, te fixera sur ton mérite, et, cependant, par un reste de pudeur, tu n'oses pas t'estimer toi-même. Or, mon petit, tu vaux ce que tu te vendras. L'unité de mesure pour juger d'un livre est l'édition. Je te mets au défi d'en trouver une plus exacte, car l'opinion d'un monsieur qui ne paie pas est toujours récusable. Donc tu te vendras ce que tu vaux.

– Mais les mânes de Balzac ?

– Je me demande ce que ce nom vient faire ici. Tu le répètes parce que mon ami Vallette te l'a soufflé. Toutefois, lis une de ses biographies, la première venue : tu te convaincras tout de suite que Balzac n'a jamais écrit que pour payer ses dettes.

– Mais Villiers de l'Isle-Adam ?

– C'est un grand homme auquel il a manqué un peu d'habileté. La date

n'est certes pas éloignée où quelque Busnach de demain, quelque dramaturge de l'avenir, transformera son *Ève future*, avec quelques retouches, en une bonne femme en zinc et à roulettes pirouettant sur une grande scène et sous des projections électriques. Qu'on réalise, pour ne prendre que cet autre exemple, son projet d'affichage céleste, et il aura aussitôt pour lui toute la badauderie des hommes. En un mot, je crois que le maître aurait voulu, s'il avait pu, travailler sérieusement pour le Châtelet. C'est un puissant génie qui n'a pas su faire son ménage et tenir ses comptes.

– Et les Goncourt ?

– Les Goncourt étaient pauvres jusqu'à pouvoir mettre près de cent mille francs à l'achat d'une maison, jusqu'à s'offrir un monstre japonais de deux mille francs, « un prix, disent-ils, dépassant le prix d'un caprice de l'empereur ou de Rothschild. » Ils écrivent quelque part dans leur *Journal* : « Un instant, nous agitions si nous ne devrions pas penser et écrire absolument pour nous, laissant à d'autres le bruit, l'éditeur, le public. Mais, comme dit Gavarni, on n'est pas parfait. » Ils ont, ces merveilleux artistes, nos maîtres à tous, poursuivi avec acharnement le succès jusque sur le théâtre, ce dépotoir de la littérature.

« J'en passe, et des plus cossus. Il te fallait des autorités, en voilà. Vas-y hardiment ! N'aie de considération que pour les feuilles qui paient et les éditeurs qui lancent bien. Il ne s'agit pas de tirer l'oreille énorme et velue du public avec un petit air impertinent. Il s'agit de mettre la main dans sa poche profonde. De la copie payée, c'est respectable comme de la copie timbrée. Si tu ne réussis pas du premier coup, réforme-toi. Tous y sont venus ; tous y viendront. Qu'on dise de toi un jour : « Ce garçon a du talent pour deux cents francs par mois ; » et plus tard : « il en a maintenant pour dix mille francs par an. » – Songe à Zola, qui en possède déjà pour plus d'un million. À son âge, sois en situation de prendre ta retraite, et ne travaille plus que pour le plaisir... de gagner encore de l'argent.

– Mais que diront mes amis ?

– Tu paieras leur hospice. Les clowns ne sautent pas en l'air pour les écuyers. Et puis, rien ne t'empêche de figoler une dizaine de pages sur trois cents. Si tu tiens absolument à faire la part de la vanité, parachève une ou deux phrases, lime consciencieusement une plaquette au plus, mais ne recommence pas. Que ce soit fini, hein ? ces caprices ; sans cela je te croirais bête ou galeux obstiné.

– Faut-il donc faire toutes les concessions au public ?

– Oui, toutes, à perpétuité ! Abandonne le terrain au prix fort, imite M. Bourget : ses dessous de lampe sont renommés. On en redemande, il en refait. Il en refait parce qu'on en redemande. C'est d'une logique enfantine. Étudie la manière de MM. Loti et Guy de Maupassant. Ils savent être admirables, et lus. Jouis de leur talent avec d'autant plus d'assurance que cent mille lecteurs en jouissent avec toi. Il est possible que tu échoues. Alors, garde-toi de t'écrier : « J'aurai la postérité pour moi. On m'appréciera après ma mort. » – Ton cri aurait l'efficacité d'un gloussement de poule. D'ailleurs, pourquoi espérer que le public de demain sera moins inepte que celui d'aujourd'hui ? On fait grand bruit sur le cercueil des hommes de lettres qui n'ont pas laissé de quoi payer leur enterrement. On donne un coup de pied au derrière collectif du public, et un coup d'encensoir au défunt. Pourquoi ? Si l'homme de lettres a vécu pauvre « en le faisant exprès », de quoi se mêle-t-on ? S'il a fait appel au public sans être entendu de lui, c'est que sa voix était trop faible ou trop fausse. La morale des jeunes a des sautes d'humeur bizarres. L'écrivain qui fait sa fortune se déconsidère. L'écrivain qui n'a pas su la faire peut tendre la main sur ses vieux jours, sereinement, sans qu'on se pince le nez. Honte au talent qui rapporte ! Gloire au talent qui prend l'aumône !

« Est-ce hypocrisie ou manie ? Serait-ce de la blague tout bonnement ?

« Je me résume : mieux vaut une livre de beurre qu'une livre de granit, une louange de prolétaire qu'une critique de roi, une langue de chien au creux d'un plat qu'une serre d'aigle. Les proverbes m'arrivent en bande. Si un barnum t'offre, du talent et même du génie qu'il te croit, une rente fixe de cent sous par jour, accepte et sois très fier. Il n'y a pas de petits bénéfices dans les lettres. Cent sous, c'est six francs ! Mais je juge les autres d'après moi-même. Évidemment ! »

Voilà ce que je dirais à mon petit frère. La formule de « l'art pour l'art » s'en est allée. Elle ne faisait plus ses frais. Nous voulons désormais vivre tranquilles, en toute franchise, selon la formule à la fois neuve, et sincère et simple, de « L'art pour l'argent ! »

Articles de sympathie

I. – Musique.

P. de C. – L'aimes-tu ?

B. à O. – Ceux qui l'écoutent m'en dégoûtent.

P. de C. – Obscur !

B. à O. – Je dis qu'entre le livre et son lecteur, il n'y a pas d'intermédiaire. Tu peux, si le roman t'ensorcelle, l'embrasser dévotement en cachette, au creux des pages, ou, s'il t'exaspère, le jeter avec colère, l'écraser contre un mur. Mais, entre un piano et toi, il y a le musicien acalifourchonné, il y a son dos, ses cheveux trop ou mal peignés, le jeu d'ailes de ses coudes, les tics de ses épaules, et toute la minauderie de son échine. Autour de toi, des gens, toujours occupés à s'installer, tendent, agaçants, altérés, ici, là, comme des gobelets, leurs oreilles à la chute des sons ; puis, aussitôt que commence le trot menu des doigts sur les touches, cherchent, sans jamais la trouver, une attitude extatique, pour recevoir les transports qui ne sauraient tarder à venir.

« S'efforcer à l'enthousiasme en un pareil milieu, c'est comme si on voulait monter au septième ciel en omnibus, ou faire un voyage de noces dans un compartiment de fumeurs.

P. de C. – Enfin, supposons que tu l'écoutes, ta musique, dans un désert, à minuit, par une tempête de calme, comme disent les marins.

B. à O. – Oh ! alors... On a prétendu que les hommes de lettres, pour la plupart, haïssent la musique et que, selon le mot de Gautier, ils n'ont point « d'oreilles à l'âme ». Ce doit être faux. Ils l'aimeraient, mais ne veulent pas l'aimer. Vois la nuance. Ils la traitent en ennemie, car l'émotion qu'elle leur produit est grossière et ne se prête point à l'analyse. Je ne veux pas être ému malgré moi, et je tiens à me reconnaître dans mes jouissances. Recherche-t-on les enterrements, les écrasements de chiens ? Non, parce que l'effet produit est brutal, de dernier ordre.

« Ce qu'on peut dire de plus subtil en faveur de la musique, c'est qu'elle fait rêver. « La musique éveille toutes sortes de rêveries agréables. » (Taine,

Voyage aux Pyrénées.)

« Toute dissertation compliquée n'est que le développement de cette phrase banale. Or, il me déplaît de rêver. Je trouve ça bête.

« La musique nous enlève. C'est entendu. Mais je me ratatinerai, je me ferai lourd...

P. de C. – C'est fait.

B. à O. – Et plus difficile à remuer qu'un rocher au temps d'Orphée.

« Si le morceau est gai, mon entêtement s'exagère. Alors, je refuse tout net d'entrer en branle, de me mettre à danser, à trépigner, assis sur une chaise, sans y être préparé. Encore une fois, il ne me convient pas que la musique exerce sur moi des violences. Observe, dans une glace, quand tu sors d'un concert, ton air vanné. T'es-tu battu à la foire ? Est-ce qu'on t'a oublié dans un bain de vapeur, ou massé trop durement, jusqu'à faire jaillir tes veines comme des vers ?

« Mais il est bien inutile de te poser des questions. Tu ne sais plus ce qui s'est passé. Tu es demeuré trois heures la bouche ouverte et les yeux clos, les oreilles toutes pleines, la raison morte, le dos courbé sous l'effroyable puissance de la musique, et, dehors, comme un esclave affranchi, tu pousses un long soupir de soulagement.

« C'est vexant, il faut l'avouer, d'être traité ainsi, quand on se croit honnête homme.

« On ne proteste qu'en fuyant. Comment, sans nous dégrader, permettre à un petit air de flûte de nous jeter dans cet état de transpiration ? Dès la première note, je dresse la tête avec inquiétude. Sauve qui peut : voilà la fascinatrice terrifiante qui passe. L'âme n'est plus qu'une longue oreille. C'est le moment que je choisis pour m'en aller ; sinon, je me trouve pris, roulé dans les vagues sonores, et métamorphosé en homme qui se noie sans savoir pourquoi.

« Sans savoir pourquoi ! Ci-gît la honte ; et cela indigne, qu'un frottement de cordes et de crins colophanés, plus qu'un vers de Baudelaire ou de Corbière, nous impressionne et nous retourne.

« La peur de la musique est salutaire comme celle de la débauche. Tout au plus accorderait-on qu'un homme de lettres peut aller à l'Opéra, une fois l'année, pour faire l'ange, comme il s'offre une orgie, de temps en temps,

quelque samedi soir, après une longue période de dur travail, pour faire la bête. Il rapporte avec lui le regret de s'être laissé exalter comme une sottie foule. Il se renforce dans son dédain, incapable de distinguer une note vraie d'une note fausse, et peut-être préférant la fausse, heureux de ne faire aucune différence entre une page d'écriture musicale et une collection de gros vibrions noirs, piqués sur du papier réglé.

Fier de n'être qu'intelligent, il évite tout ce qu'on ne peut que sentir.

P. de C. – Assez ! Conclus.

B. à O. – La musique me donne froid dans le dos. Une laveuse de vaisselle qui râclerait son chaudron avec un peu de rythme ferait passer en moi le frisson de la petite mort. Je n'aime pas les choses que je ne comprends pas.

Chronique d'automne

Voyons, mon cher Trézenik, vous ne pouvez donc pas laisser les jeunes tranquilles ? Hier, vous leur proposiez une combinaison de « Journal libre ». Compacts, solidaires, les jeunes s'avançaient sur le public pantois, lui jetaient prose et vers dans le dos, l'étourdissaient, l'accaparaient, et les vieux n'avaient plus que la ressource d'écrire dans les petites revues abandonnées par les jeunes.

Aujourd'hui, vous demandez : « N'y aurait-il pas place, à côté de *la Société des vieilles gens de lettres*, pour une Société des jeunes gens de lettres ? » Oh ! ce n'est pas trop la place qui manque, c'est la patience de rester en place.

Demain, vous écrirez à ces mêmes jeunes : « Allons donc au café ! Nous prendrons des bocks ensemble, en choquant nos idées et nos verres ! »

Ils n'iront pas, vous le savez bien, quand même ils auraient l'espoir de consommer « à l'œil ». Vous ne les dérangerez point, même en mettant dans votre programme un repas gracieusement offert ou une police d'assurance contre l'incendie des manuscrits.

Comment ! voilà des petites filles qui jouent à la dînette. Leur table est une pierre retournée « du côté sec ». Elles mangent des artichauts de chardons

dans des coques d'œufs.

Elles ont des épines comme fourchettes, et un dé à coudre pour verre.

Elles s'amuse. Or, vous venez leur dire : voici une table à rallonges, des assiettes qui ne sont pas cassées, et des couverts pour grandes personnes. Voulez-vous jouer gravement ?

« Il est de toute évidence, pensent les jeunes à chacun de vos projets, que ce monsieur nous souhaite du bien. Il tente de nous unir et nous croit coagulables. Il veut que nous arrivions, par la plus courte trajectoire, tous les uns avant les autres, en paquet. Mais il oublie que, pour l'instant, arriver n'est pas notre but. Nous ne sommes pas défiants, comme il le croit ; nous poussons tout simplement un petit : baste ! qui vient crever comme une bulle, à la surface de notre étonnement ».

En effet, un jeune ne se soucie que de marcher tout seul. Il jouit de sa personnalité, à l'écart, et défend la liberté de ses coudes. Il fait des lettres pour prendre conscience de lui-même. Qui le soutient l'offense. Permettez-lui de s'essayer, sans cordons autour de la taille. Il est directeur d'une revue à vingt ans et d'un théâtre à dix-huit, (Paul Fort, passez à la caisse payer la réclame), non pour avoir des abonnés, un public, mais pour être haut branché, hissé quelque part, à distance des autres. Peu importe le perchoir. On est chef de bandits, ou de musique, indifféremment. On le serait de claque.

« Pensez donc, qui se ressemble s'assemble ; et mes vers ne ressemblent point à ceux de mon voisin. Il parle plutôt de son cœur, et, moi j'écris plutôt de mon âme. Il y a ses fagots et ma poésie. Nous n'avons pas la même esthétique. Cela est décisif, et sachez qu'on pourrait compter de nos jours cinq à six mille esthétiques sur le pavé de la littérature. Je ne m'inquiète pas du talent de mon camarade, mais de l'espèce de son talent. Heureux si nous sommes différents l'un de l'autre, nous tenons à notre esprit d'irréconciliation et ne voyons pas qu'il soit nécessaire de nous rapprocher pour quelque chose de commun. Le besoin ne se fait pas plus sentir d'une nouvelle confrérie que d'une nouvelle petite ville de province. Assez. Il suffit ».

– Prétendez-vous que je parle, non de l'homme, mais du gamin de lettres ? Alors, fixez un âge. En général, le premier attrait des sociétés que vous voulez créer, c'est qu'elles sont ouvertes à tous les courants d'air, et que tout le monde y peut rentrer. Mais vous rencontrerez des vieux bonshommes qui, à quatre-vingts ans, songent encore à leur avenir, et, quand un débutant vous aura prouvé qu'il sait écrire sans faire de pâtés, et sans se mettre de l'encre

aux doigts, pourrez-vous lui refuser le beau titre d'homme de lettres ?

Et puis, tenez, là, bien franchement, les jeunes sortent d'en prendre. Jusqu'ici, ils ont toujours vécu collectivement. Au lycée, ils allaient, ces petits, soudés sur deux rangs ; ils allaient, soudés sur quatre, à la caserne, et, au quartier latin, ils ne pouvaient pas faire trois pas sans marcher sur des gens qui s'associent.

Maintenant, ils désirent souffler, comme Béranger :

Non, mes amis, je ne veux « pas en être ».

Plus tard, ils verront. Ils deviendront membres de quelque corps. Personne ne se croit sûr de n'être jamais atteint d'un cas de philanthropie gluante, et de ne jamais composer pour le *Gaulois* des tablettes de statistique.

*Je suis un sou de bon aloi :
Mais en secret argentez-moi,
Et me voilà fausse monnaie.*

Il faut toujours en revenir à Béranger. Si, par improvisation, on ne peut rien faire des jeunes, on peut, au moins, avec le temps, en faire des vieux.

Le Bourgeois

Voilà un mot presque hors d'usage, du moins très vieillot. Seuls, les cochers bons conducteurs l'emploient encore, d'ailleurs avec tant d'affabilité qu'on croirait qu'ils complimentent. Mais, demain, ils l'auront oublié, et le mot sera mort. Pour avoir voulu trop dire, il ne dit plus rien. Un moment, Monnier lui comptait une douzaine de sens. On finissait par ne plus s'entendre. Chassagnol n'a-t-il point dénoncé avec amertume la magnifique avarice bourgeoise de l'art ?

Cependant, bien qu'aujourd'hui le mot s'en aille, la chose reste, et comment la nommer désormais, cette chose, ce monsieur, cette dame qui passent et nous frôlent ? S'étriquer, et se coller au mur en serrant les jambes, est inutile. Ils attouchent quand même. N'allez pas dire, avec un petit air vaniteux :

– Je m'en moque, je suis libre, je suis un artiste, moi !

Quelle jactance de babillard ! Si peu que vous possédiez de famille, Monsieur en est, Madame en est. Si peu que vous respiriez d'air, il y a échange de souffle entre leurs naseaux et les vôtres. Soyez, par bonheur, sourd, aveugle, et constamment pris de rhume, alors seulement vous aurez quelque chance de leur échapper. Sinon, il faut voir (quel horizon !), entendre (quel vacarme !), sentir (quelle odeur !)

– Ah ! çà, dit Monsieur, tapant avec entrain sur son ventre de fût neuf, gagnerez-vous bientôt de l'argent avec vos machines ? Car, enfin, c'est là le but !

Il a raison, ce Monsieur ; vous le reconnaissez, et vous faites tout de suite un livre afin qu'il l'achète, mais il ne l'achète pas. Il vous l'emprunte, et le prête à tous ses amis. Quand il y en a pour un, etc. Toutes les économies ont la taille réglementaire. Un marchand de vin recommande volontiers à ses clients l'épicier du coin. A-t-on jamais entendu Monsieur dire : « Tenez : voilà un livre que je trouve bien. Achetez-le » ?

Non ! Le livre est le seul objet qu'on laisse traîner parce qu'il ramasse la poussière mieux qu'un plumeau, qu'on se prête entre voisins parce que peut-être il reviendra relié, et qu'on se passe de mains en mains, gratuitement, à la fin d'un dîner de deux louis par tête.

Alors, poussah pansu à taille de cigare, comment veux-tu que nous en gagnions, des sous ?

Son excuse, on la trouverait dans sa tranquille assurance :

– Pourquoi donc que vous n'écrivez pas dans les grands journaux ? À votre place, moi, j'y ferais des articles.

Elle serait en outre dans son effroyable candeur d'ange. N'est-ce pas Madame (il faudrait donner au moins son petit nom de baptême, car elle mérite la gloire), qui demandait à un jeune homme de lettres : « Est-ce que tous les livres de votre bibliothèque sont de vous ? »

Il en frissonne encore.

Ils ont des goûts, des idées, dont la plus inattendue est de croire qu'ils ont des idées et des goûts.

Monsieur pense qu'il existe un banal même pour lui. Dans une quincaillerie, il choisit des bibelots de cheminée. Mais il veut un sujet, un sujet bien. Ces pendules ne se portent plus. Ceci est commun. Cela n'est pas

distingué. Qu'est-ce qu'il va prendre. Seigneur ? Il ne prend rien. Ah ! si : Jeanne d'Arc, ou d'Artagnan. On souffle.

Si Madame, invariablement, tressaille, sautille, ouvre la bouche, comme pour prendre un bonbon, devant un coucher de soleil rouge sang de bœuf ou de femme,

*Je sais un rouge dont je meurs,
Parce qu'il est dans le soleil.*

de son côté, Monsieur s'avoue fort capable d'admirer la nature, quand elle ne monte pas trop.

Ils ont un pot à fleurs dans leur table de nuit.

Voilà pour les goûts.

– Vous comprenez, mon cher ami, chacun ses idées. Vous avez les vôtres, et moi j'ai les miennes.

C'est la phrase des desserts que Monsieur lance, sur le seuil d'une discussion, l'estomac plein, tout en mangeant encore des tas de choses « pour finir son pain ». Il a ses idées en religion, (pourquoi pas ?) en politique, (dame !) il tire sa carte d'électeur et vous la montre comme si vous étiez contrôleur, en amour. (Hé ! hé !)

– Êtes-vous chrétien ?

– Oui, je suis chrétien, je m'en f... mais c'est égal : j'y suis, j'y reste.

– Je veux une politique d'affaires (de bonnes grosses affaires, avec des vers dedans). Je connais « mon Carnot » : il me la donnera.

– Femme, ne va pas me questionner sur ces caresses-là. Tout ce qu'il m'est permis de te dire, c'est qu'elles sont vilaines et qu'elles portent à la tête, jusqu'au cerveau. Craignons la folie.

Singulier ! Est-ce indifférence, épouvante ? Il n'a pas d'idées sur la mort. C'est déjà gentil de mourir. Il ne veut pas entendre parler de ça : la mort n'est point une affaire.

Voyons, sérieusement, Monsieur et Madame, à quoi pouvez-vous bien servir ? Votre destinée n'est pas d'arriver à comprendre un jour l'univers, à connaître « la cause mouvante ». Ce bon Dieu ferait alors l'effet d'un homme de lettres qui écrit un livre artiste et le remet entre les mains de tout le monde. Avez-vous été créés pour faire nombre, figurer dans les statistiques, les

agglomérations diverses, pour justifier toute catastrophe, et composer la bouillie des guerres, ou simplement pour nous agacer, nous tanner comme cuir ? Si, au moins, nous en devenions imputrescibles à votre contact !

Oui, sans doute, c'est le châtiment de l'artiste : il doit se mettre (oh ! pas trop souvent, n'est-ce pas ?) à votre table, trinquer avec vous, serrer vos doigts à nœuds, façonnés aux angles des comptoirs. Il ne saurait, matériellement, vivre sans vous. C'est son supplice : il lui arrive qu'on vous rencontre ensemble.

Et c'est aussi ce qui te fait jouir, Monsieur. Fier d'être indispensable comme ce que chacun sait, solide sur tes cuisses éprouvées, et tout heureux d'exaspérer qui t'insulte, tu te dandines, solennel argenté ; sûr que ta signature (selon cet autre mot de Chassagnol) vaut cinquante mille francs le mètre carré, tu t'engraisses, fourré, humiliant les ours avec tes pardessus. Écoute. Donnant, donnant. Il nous faut ton os ou tes os. Si tu ne veux pas prendre l'habitude de payer comptant, au poids de l'or, sans distinction ni choix (on ne te demande pas ton avis,) tout ce qui est imprimé ; si tu ne veux pas considérer un livre, une feuille écrite, bonne ou mauvaise, (est-ce que cela te regarde ?) comme un objet de commerce tarifé, nous casserons nos plumes (tu ris, mauvaise bête ; ah ! la file d'oies de tes sourires ! dirait le poète Raynaud,) et nous avalerons, pour nous nourrir, nos œuvres complètes mises en boulettes de papier mâché.

Serait-ce donc si étonnant ? Tu n'as jamais demandé, que je sache, à ton boucher, une côtelette de faveur, et un service amical de pain riche à ton boulanger ; pourquoi t'imagines-tu que la littérature est une chose qu'on fait pour rien ?

Il reste bien entendu que ton opinion n'importe point. L'art ne doit avoir pour toi qu'une valeur marchande. Ton unique droit imprescriptible est d'en acheter par ballots, ou en cornets, comme tu voudras. Le meilleur est le plus cher. Toutefois, si tu paies bien, on te permettra, par-dessus le marché, quelques appréciations exactes, des gloussements, des bêlements de ce genre : « Chouette ! Bigre ! Ah ! diable ! » Seulement, sois bref. Surtout pas d'impertinence, pas d'outrance dans l'éloge ! Souviens-toi : en affaires, dès que l'émotion gagne, on perd.

Mais enfin, à cette race moutonnaire, englobante, à ces hommes de loi, de bourse, d'industrie, de gouvernement, etc., etc. (il faudrait ici un dévidoir), à cette dame au doux cœur de lice qui dort, à ce monsieur, délicat comme un taureau foulant des herbes, plus immobile, dans son mépris des lettres, plus

engourdi qu'un pied d'armoire de province, quel nom donner, désormais, qui les outrage et nous enchante ?

Essence de Théâtre ancien

J'étais seul l'autre soir, au Théâtre Français.

A. DE MUSSET

Marton : M. le duc sort d'ici. – *La marquise* : Vraiment ? – *Marton* : Il vous cherchait. – *La marquise* : Bah ! – *Marton* : Et ne vous trouvant pas...
La marquise : Eh ! bien ? – *Marton* : il a laissé... – *La marquise* : Quoi ? –
Marton : Ceci. – *La marquise* : Une lettre ? – *Marton* : Une lettre. – *La marquise* : Pour moi ? – *Marton* : Pour vous. – *La marquise* : Que me veut-il ? – *Marton* : Je l'ignore. – *La marquise* : Je n'ose l'ouvrir. – *Marton* : Est-ce que vous prenez mon bras pour une enseigne ?

En lisant sa lettre, la marquise doit s'interrompre à chaque instant pour dire : « Le billet n'est pas tremblé !... C'est d'une naïveté charmante... Ah ! vous croyez, monsieur le duc ?... Il y a quelque chose qui ne me paraît pas de bon aloi... Ne nous laissons point jouer comme une enfant... Voyons au reste. »

Marton : Elle bégaye ainsi pour donner le temps au duc de revenir.

Marton : Précisément, le voilà. – *La marquise* : Il arrive à merveille. –
Marton : C'est le ciel qui l'envoie ! – *Ensemble* : Comme un duc se trouve à point !

Variante : *Marton* : Madame la marquise veut-elle recevoir ? – *La Marquise* : Oh ! non, non ! Je n'y suis pour personne, pour personne, entendez-vous ? – *Marton* : Pardon, mais justement... – *La marquise* : Eh ! bien ? – *Marton* : C'est monsieur le duc. – *La marquise* : Oh ! qu'il entre ! qu'il entre !

Le duc : Tiens cette bourse, Marton. – *Marton* : Monsieur le duc me donne sa bourse quand il entre ; mais je la lui rends quand il sort ; c'est toujours la même.

Le duc : Me voilà ! Enfin ! Je rôdais autour de l'hôtel, j'ai trouvé une porte ouverte, je suis entré sans que personne me vît. J'ai pris le premier escalier venu ; j'ai monté un étage ; j'ai traversé deux ou trois appartements ; j'ai...

La marquise : Ah ! ça... Tous mes gens ont donc f... le camp ?

Le duc : Dieu me damne ! – *La marquise* : Dieu me pardonne !

Le duc : J'ai fait un beau rêve ; j'ai rêvé qu'un bon génie... – *La marquise* : Et moi aussi, j'en ai fait un. – *Le duc* : Vous ? – *La marquise* : Moi. – *Ensemble* : Comme ça tombe ! Contons-nous ça, mes amis.

La marquise : Ah ! ça... Êtes-vous le duc de ?... Suis-je la marquise une telle ? Est-ce moi qui vous parle ? Est-ce vous qui m'écoutez ? Mais c'est affreux !

Le duc : Oh ! je voudrais être couché dans ce lit éternel qu'on nomme le tombeau !

La marquise : Une explication qui touche mon honneur...

Le duc : Votre honneur, marquise ? Et qui oserait y porter atteinte ? Parlez ; je suis là si on l'attaque ; le nom de l'insolent ? Où est-il caché ? – *La marquise* : Votre tête bout, duc ! Votre perruque va sauter.

La marquise : Lequel des trois avez-vous tué ? – *Le duc* : Ma foi, je crois bien que je les ai tués tous les trois...

Le duc : Ceci est grave. – *La marquise* : Ah ? – *Le duc* : Écoutez. – *La marquise* : Oui, oui, j'écoute. – *Le duc* : Prenez bien garde. – *La marquise* : Vous me faites mourir avec vos préparations. – *Le duc* : Une fatalité si étrange, si étrange, que c'est à n'y pas croire et que je n'y crois pas. N'en parlons plus. – *La marquise* : Vous en avez dit trop ou trop peu. De grâce, que se passe-t-il donc ? – *Le duc* : Il ne se passe rien. Que voulez-vous qu'il se passe ? – *La marquise* : Gros farceur !

La marquise : (à part, au public) Oh... ce duc !... ce duc !... – *Le duc* : (Il se lève, tourne le dos à la marquise, trépigne, danse, pousse des cris, siffle afin de s'étourdir et se bouche les oreilles). Pas si haut, marquise, pas si haut ! J'entends tout. – *La marquise* : Écartez-vous ; allez un peu plus loin. (Elle continue) Oh ! ce duc ! Ce duc !, etc., etc.

La marquise : Duc, j'ai un jeu épouvantable. – *Le duc* : Vous connaissez le proverbe : « Malheureux au jeu, heureux en amour ». – *La marquise* : Ah ! voilà un joli mot tout neuf. Je le répéterai à mon petit abbé.

Le duc : Laissez-moi ! – *La marquise* : Duc ! – *Le duc* : Je m'en vais. – *La marquise* : Voyons !... – *Le duc* : Je pars, vous dis-je. – *La marquise* : Alors, qu'est-ce que vous faites-là, tout tranquille ?

Le duc : Votre main. – *La marquise* : Vous mériteriez... *Le duc* : Votre main. – *La marquise* : Duc ! – *Le duc* : Marquise ! – *Ensemble* : Nous sommes écœurants.

Pour le souffleur : *Jules Renard*.

Chronique d'hiver. Les billets de faveur

« Comme poète, je me sens médiocre, ou, peu s'en faut, nul. Un roman, c'est trop long. Les nouvelles ne se vendent pas. Le journalisme, ça tue. Mais je ferais volontiers du théâtre neuf. »

– Bien vrai ?

Alors faites-en seul, chez vous, dans un endroit écarté, ou commencez par retaper votre public, avant de « travailler » pour lui. Il ne se compose, aux débuts, que d'invités, de gens priés, suppliés parfois. Le public qui paie viendra à son tour, un jour ou l'autre, tôt ou tard, mais plutôt tard. Or, « le billet de faveur » est-il capable d'écouter une prière ? Peut-on compter sur son indulgence, sa délicatesse, attendre de lui quelques marques de respect ?

Il a bien dîné, « le billet de faveur », saute de voiture et, entre les deux rangs des inévitables claques-dents qu'attirent les lumières, va droit au contrôle. Il laisse entrevoir, afin qu'on lui donne une bonne place, sa cravate blanche et son plastron et, désormais, la salle est à lui. Il dit aux ouvreuses : « Je suis de la maison » ; à son voisin : « Tenez, ce monsieur qui se gratte le nez, c'est un critique » ; à sa voisine : « Je cours aux coulisses. »

En effet, il se promène et vaque à ses petites affaires.

On le remarque tantôt au milieu de l'orchestre, tantôt dans une avant-scène, mais principalement dans les couloirs d'où, quelquefois, par le carreau d'une loge, il regarde ce qui se passe sur la scène.

Évidemment, tous « les billets de faveur » ne se ressemblent pas. C'est ainsi qu'Elle est plus tranquille. Bien en vue, commodément assise, les coudes écartés, elle se retient de courir. Mais on devine aisément, à sa façon d'applaudir, qu'elle connaît l'auteur et qu'elle pourrait, au besoin, conter des détails intimes sur la famille du directeur. Elle bat des mains, comme un chef de claque, « obligatoirement », ou pour s'échauffer, sans regarder à la dépense d'une paire de gants, si l'acteur en dit long, s'il se tait, s'il reste ou s'en va ; tout le temps. Et, si quelqu'un siffle, ses deux mains n'ont plus même la force de se désunir, s'écrasent l'une contre l'autre dans un corps à corps acharné. Elle les montrera toute une semaine à ses amis, rouges encore, gonflées, blessées. Elle ne trouve pas un moment pour sucer une orange. Enfin, lasse, rendue, elle fait : « Ouaouaou ».

Qu'est-ce que c'est que ça ? un chien peut-être.

– Le « Oua-ouaou », dit Villiers de l'Isle-Adam, c'est le bravo poussé au paroxysme ; c'est un abrégatif arraché par l'enthousiasme, alors que, transporté, ravi, le larynx oppressé, on ne peut plus prononcer du mot italien bravo que le cri guttural oua-ouaou. Cela commence tout doucement, par le mot bravo lui-même, articulé vaguement. Puis cela s'enfle, devient brao, puis grossit jusqu'au cri définitif de braoua-ouaou.

Tant pis ! Elle s'est donnée entière, forte contre les « Assez, assez ! » et le mépris du « billet de faveur distingué ». Ce dernier déclare de mauvais goût, le rire, les larmes, les témoignages de satisfaction ou de blâme, détourne les yeux parce que la lumière de la rampe lui fait mal et se recule au fond de sa baignoire, discrètement aristocrate, comme un grand seigneur aux noces de son domestique.

En outre, il trouve que des choses sentent mauvais, et, pour emprunter quelques expressions sévères à la chronique de M. Camille de Sainte-Croix sur les *Cenci*, « fait son petit soireux, son petit public de première, son petit monsieur de l'orchestre, tandis qu'un vent de Figarisme frise ses moustachettes ». Là-bas, dans du noir, tout près d'une lampe à l'huile visiblement sourde, le « billet de faveur moindre » ne décolère pas. On l'a mis dans un coin d'où il n'ose bouger, faute d'audace ou de relations. C'est peut-être le seul qui voudrait bien entendre quelque chose, qui s'intéresse à ce qu'on voit au loin, du côté de l'horizon.

Il crie en désespéré : « Plus haut ! plus haut ! » Il jette, comme du fond d'un abîme, de fréquents « À la porte ! » au « billet de faveur loustic », qui tire

des mots d'esprit en plein dans les claironnades de l'actrice afin de la « bouler ».

Çà et là grogonne « le billet de faveur » qui en veut pour son argent et parle de se faire rembourser.

Et, pendant ce temps, l'intrigue est filée, le dialogue va avec ses hoquets, le monologue aussi et surtout ; les tiroirs s'ouvrent, la machine tourne pour qu'il en sorte un dieu nouveau.

Si cela ne fait pas de mal, cela ne peut toujours pas faire de bien.

On chercherait en vain les rapports communs entre une telle scène et une pareille salle. Elles sont loin l'une de l'autre comme des continents. À eux tous, les billets de faveur forment ce qu'on appelle une salle préparée. Elle est, on le voit, très réussie. De qui, de quoi ces gens se moquent-ils le plus ? Du poète, du drame, des artistes, ou de la faveur qui leur est faite ?

Il en est avec lesquels l'auteur ne saurait causer cinq minutes sans bâiller, et il espère les tenir attentifs, trois longues heures. D'autres ont l'habitude de se coucher tôt ; ceux-ci digèrent mal ; ceux-là paieront leur loyer demain, et l'auteur, avec des airs de sergent de ville, se dit :

« Je vais les empoigner ! »

Oh ! homme de génie, grand bêta prêt à fourrer la tête dans la gueule énorme et vague aux gencives de velours fané, souviens-toi des vers de Laforgue :

*Vrai ! la vie est pour les badauds ;
Quand on a du Dieu sous la peau,
On cuve ça sans dire mot.*

Le roman baisse !...

Il n'est pas de qualité médiocre, l'ennui que les jeunes éprouvent de nos jours à écrire des romans, « c'est-à-dire des histoires feintes, en prose, où l'auteur cherche à exciter l'intérêt par la peinture des passions, des mœurs, ou par la singularité des aventures ». Le plus souvent ils s'en tiennent au premier, à l'indispensable, et se recueillent ensuite éternellement.

Bien vrai, le souci d'exciter l'intérêt, l'intérêt des autres, tend à disparaître, et le talent de multiplier les aventures a disparu. Il était presque temps. Notre tête éclatait, trop bourrée.

En avons-nous assez lu, d'histoires ! assez vécu, de vies écrites ! Des héros de livres se confondent dans notre esprit avec de remarquables personnages réels, et parfois même les y effacent. Il est certain que M. Bovary, médecin de campagne, existe plus que tel docteur de ville. Nous aurions fini par nous aborder, dans la rue, en ces termes :

- Comment va Charles Demailly ?
- Euh !
- Vous savez que ce pauvre Babylas est mort ?
- Ah !

Selon M. Taine, Balzac poussait déjà fort loin ce genre d'illusion. Il donnait à ses amis des nouvelles de son monde imaginaire comme on en donne du monde véritable :

– Savez-vous qui Félix de Vandenesse épouse ? Une demoiselle de Grandville. C'est un excellent mariage qu'il fait là ; les Grandville sont riches, malgré ce que M^{lle} de Bellefeuille a coûté à cette famille.

Un jour, Jules Sandeau, revenant d'un voyage, parlait de sa sœur malade ; Balzac l'écoute quelque temps, puis lui dit :

– Tout cela est bien, mon ami, mais revenons à la réalité ; parlons d'Eugénie Grandet.

C'est une sorte de maladie. Elle allait nous gagner, et nous étions sur le point de ne plus nous entretenir que d'être fictifs, en nous promenant comme des visionnaires dans l'univers des romans. Quelques-uns étaient fort attachants. Hier encore, nous trouvions à ceux de MM. Guy de Maupassant et Bourget le charme des récits que les grand'mères font aux veillées. Ils nous prenaient. Nous nous laissions « capter, fasciner, dompter, subjugué », que sais-je !

Aujourd'hui le danger semble passé. Ce n'est plus une émotion vulgaire que veut provoquer en nous, par exemple, le beau livre de M. de Gourmont, *Sixtine*. Il échappe au compte-rendu. On ne saurait aisément s'en redire la fable, entre amis, sur la fin d'un dîner ; et, imprimé par parties au bas des journaux, il serait d'un rapport nul. C'est presque aussi loin de *Mensonges*,

pour citer au hasard, que des *Amours de Théagène et de Charclée* par le grec Héliodore, pourtant fort loin. Il rappelle, n'est-ce pas ? ce livre dont Villiers de l'Isle-Adam eût aimé l'hommage, « les vieux évangélistes si chargés d'enluminures que des yeux profanes y cherchent en vain le texte saint ». On pourrait encore le comparer à quelque peau d'ours moelleuse et veloutée, lourde et profonde, où il y aurait des aiguilles. Mais on ferait bien mieux de le relire.

Le mépris du roman éclate un peu moins, encore, toutefois, dans l'étrange *Absente* de M. Adrien Remacle. L'auteur fait de grandes concessions. C'est ainsi qu'une jeune fille répond à une déclaration par... un coup de poing en pleine figure. C'est là de l'action, et de la bonne. Mais il est évident que M. Remacle sacrifierait, au besoin, (ne le faites pas, gardons tout,) le reste de son livre pour en sauver les savantes théories d'art, la collection des tableaux du coloriste, et l'étonnant chapitre sur la musique des parfums.

– « Successivement émis (ils) étaient, comme au début d'une symphonie, une note tenue seule, puis une seconde qui chante et s'unit, et une dernière qui concerte et complète l'harmonieux accord. Et cet accord ressuscitait une humanité oubliée, quelque Atlantide de délice et de rêve. » Visiblement, longtemps après la romance, le roman se fatigue. Nous n'irons plus au bois ni vers M. Bourget. Un jour viendra où le livre à la mode, le livre acheté, sera quelque chose comme les *Idées et Sensations* des Goncourt.

Le roman, c'était, nul ne l'ignore, « le pain du cœur trempé dans l'eau des larmes ». Il pleuvait ; on était triste et on s'asseyait au coin d'un bon feu, avec un bon morceau de « pain du cœur ». Voilà un sujet de tableau qui a dû servir quelquefois.

Et la génération grandissante n'aimerait plus le pain ! Elle aurait l'horreur de Théophile Gautier pour cette « colle fade et insipide, pour cette invention occidentale, bête et dangereuse ! » Ces « heureux conteurs », comme les appelle Vapereau, ne feraient plus d'affaires !

Il faudrait être spécialement niais pour l'espérer.

L'Amateur éclairé. La Foule

L'Amateur. – Tu sais que la France vient de faire deux grandes pertes ?

La Foule. – J'éprouve quelque trouble.

L'Amateur. – Chaplin et Meissonnier sont morts.

La Foule. – Ah ?

L'Amateur. – Quel singulier « ah ? » tu pousses, un « ah ? » de désappointement ! Aurais-tu mal compris ? Je te dis que la France (un des principaux États de l'Europe occidentale, cap. Paris, 38 millions d'habitants au moins,) est en deuil.

La Foule. – Oui, oui.

L'Amateur. – Montre un peu tes regrets. Prends l'attitude qu'il faut. Sois triste, par convenance.

La Foule. – Par convenance, tu dis bien ; car, entre nous...

L'Amateur. – Je te vois venir. Tu veux, surnoise, te faire plus bête que tu n'es, et étaler comme une mare ton ignorance noire « où on en aurait pardessus la tête ». Mais ne te cachotte pas. Tu aimes les peintres et la peinture, et tu t'y connais, tu t'y connais complètement.

La Foule. – Tu crois, tu crois ? C'est bien possible. Pourtant, il me semble que j'ai plutôt coutume de causer peinture à la bonne franquette, et comme ça me vient. Je dis : « C'est ça ! » ou : « Ce n'est pas ça ! » et je ne cherche point « raison à quatorze preuves ».

L'Amateur. – Raison à quatorze preuves ! Comment, avec tant d'esprit, restes-tu si modeste ? Allons, avoue tout. Je t'aiderai. Sois toi-même, nature. Si, par exemple, je prononce les mots « Michel-Ange et Raphaël », ton esprit s'ouvre, fait son gros œil-de-bœuf, et regarde. Il y a évocation. Des formes se font signe ; des images s'ordonnent dans ta mémoire, et tu vois... Qu'est-ce que tu vois ?

La Foule. – Pas grand'chose : une trompette... une grande barbe..... dans du vague..... des têtes de saints dans des cerceaux..... et une famille, toute une famille qui reste là à ne rien faire..... sur un fond bleu. C'est trop loin.

L'Amateur. – C'est un peu loin, en effet. Mais, du courage ! nous

approchons. À un autre ! Je dis : « Rembrandt ! » maintenant.

La Foule. – Je vois des chapeaux, d’immenses chapeaux sombres comme des voûtes de cave.

L’Amateur. – À la bonne heure ! « Rubens ! »

La Foule. – Du gras, je vois beaucoup de gras, et des seins de femmes assez pour monter une laiterie.

L’Amateur. – Bravo, foule éprise d’art ! La France est fière de toi et l’agriculture de ta cervelle rend bien. Mais nous parlions de Chaplin. Dis-nous, veux-tu, quels souvenirs ces deux syllabes savoureuses éveillent en toi et si, comme je m’y attends, les mots Chaplin et chapeau te frappent tout d’abord par leur assonance, souris vite et passe.

La Foule. – Je vois..... mais auparavant, assure-toi que nous sommes seuls et que personne ne peut nous entendre.

L’Amateur. – Ne crains rien, foule pudique !

La Foule. – Ferme aussi la porte au verrou, pour plus de sécurité.

L’Amateur. – C’est fait.

La Foule. – Je vois... mais peut-être mes sens et mon penchant pour les taureaux m’abusent-ils ? Je vois une femme en train... hein ? C’est-il ça ? » Y suis-je ?

L’Amateur. – En plein, foule publique ! Et si, tout à coup, je dis « Meissonnier », ne gambades-tu pas d’allégresse, comme chatouillée sous tes larges plantes de pied ?

La Foule. – Oh ! celui-là, je le sens, je l’ai ici derrière mon front, comme dans une corne de mouchoir. On affirme qu’il faisait de la neige avec un mélange de gros sel et de sel blanc, et réciproquement ! Je le crois sans peine, et vous ? Je lui dois mes plus belles suées et, littéralement, comme disent ceux qui s’occupent de littérature, je m’écrasais devant ses tableaux. Un chien n’en serait pas revenu ; moi, je sortais de ce pressurage, plus épaisse, toujours. Affaire d’habitude. Mon Dieu ! que c’était donc petit ce qu’on voyait, et, quand on regardait par l’autre bout de la lorgnette, c’était encore plus petit ! J’ai connu un maître d’écriture qui logeait à la plume tout le Confiteor dans une pièce de dix sous. Voilà des malins ! J’aime ce qui est fin, et, quand j’épiais les microbes de Meissonnier, le cou tendu sur la tringle de fer, j’avais l’air d’une dame louche qui épiluche des lentilles. Ensuite, je finissais par ne

rien distinguer. N'a-t-on pas conté que la moindre toile du cher homme était couverte d'or ? Vraiment, il y avait trop d'or.

L'Amateur. – Et tu ne voyais plus que de l'or.

La Foule. – Tout juste. Mais pourquoi ne me poses-tu pas maintenant quelques questions sur Élie Berthet ? Elle est pourtant morte aussi, elle, tuée par son propriétaire et enterrée vivante par son conseil municipal. Oh ! je sais que ce n'était pas un peintre. D'abord, elle a écrit cent volumes, un siècle de volumes, et puis, on connaît ses nuances : un peintre est un homme qui porte un béret, tandis que le littérateur, n'est-il pas vrai ? préfère une calotte de velours avec un pompon en soie. Ah ! Ah ! (La foule rit. Elle rit, la foule, musicalement, comme un tombereau se décharge.)

Feinte dessous... tirez en l'air !

Laissons là, de crainte d'éveiller peut-être des susceptibilités qui dorment innocemment ou font les mortes, le duel pour rire, encore pris au sérieux par les seuls gendarmes belges. Il a fait verser, d'après les dernières statistiques, dix-sept fois plus d'encre que de sang, et dire de telles bêtises que nos enfants devront renoncer à en trouver de plus bêtes.

Et parlons du duel sérieux, entre deux tireurs de salle bien en veste, bien gantés, masqués et clos, avec bavette et tablier de cuir, du duel « de caractère », lequel est au duel d'honneur ce qu'une comédie de mœurs est à un mélodrame.

Comme c'est beau !

– À vos ordres, monsieur !

– Aux vôtres, s'il vous plaît.

Les lames s'arquent au mur, ploient sur la planche, et, ma parole, piaffent ! Il est une petite salle qui soigne particulièrement sa mise en scène. Un valet (presque un varlet) de chambre en habit y présente, le genou fléchi, à chaque tireur qui se campe, tout ce qu'il faut pour en découdre.

Et voilà qu'avec des effets de reins empruntés aux danseurs chinois, et des grâces de plongeurs à cloches, paire par paire, ces messieurs se doguent et se

chassent réciproquement leurs mouches :

N° 1. N'annonce que les coups de bouton à la cuisse et se donne de petites chiquenaudes de priseur coquet, pour montrer l'endroit.

N° 2. Annonce tout, y compris les coups de fouet sur l'orteil, d'une manière têtue. On proteste, il insiste, et, que diable ! sait ce qu'il dit : « Touché, très bien ! touché, bravo ! tant pis pour moi, merci, monsieur ! » Adoptera volontiers le duel « au dédain », offrira son cœur nu à l'ennemi et, comme un berger sur son bâton, s'appuiera indolemment sur la garde de son épée fichée en terre.

N° 3. Consciencieux, scrupuleux, soucieux. Il réfléchit après chaque attaque de son adversaire, baisse son fleuret, ôte son masque, se tourne vers la galerie, salue et demande : « Est-ce que je suis touché ? Oh ! dites-le moi en toute franchise ! Je suis l'homme qui n'est jamais bien sûr, et je vais aux renseignements avec humilité. »

N° 4. Proclame le coup qu'il donne avant de le donner, et s'il fait « un peu court » et reçoit la riposte en pleine poitrine, propose de l'annuler, car il croyait avoir effleuré quelque petite chose : « Non ?... Ah ! mais... cette fois, j'en suis sûr ».

N° 5. Serre sa poignée du bout des doigts, ainsi qu'un peintre son pinceau, dessine de vagues arabesques sur une toile imaginaire et, quand il ne peut parer, se désarme de lui-même. « Ah ! pardon ! vous le voyez, monsieur, je tenais mal mon fleuret ! Et puis, je ne l'avais pas remarqué : j'ai une Solingen et, d'ordinaire, je ne me sers que des Coulaux ».

N° 6. N'y est pas, n'y est jamais, se laisse toujours surprendre et ne sait pas « ce qu'il a aujourd'hui ». D'ailleurs, ne fait de l'escrime que par hygiène et répand autour de lui un parfum de graisse fondue et de flanelle trempée.

N° 7. Vient tous les jours à la salle, s'assied sur une banquette et regarde faire les autres : « Pourquoi ces bonds de sauvages, ces gestes d'acharnés, dit-il, toute cette agitation de sauterelle ivre ? Vous êtes très fort, c'est entendu, mais, si nous allions ensemble sur le terrain, moi qui ne sais rien, je vous toucherais en dehors des règles, vous qui les connaissez toutes, et je vous crèverais le ventre au moyen d'un coup d'improvisation que vous ne pourriez prévoir, et que je ne comprendrais pas moi-même. » Il cite le mot de Goncourt : « L'escrime, la science du monde la plus problématique après la politique ».

Théoricien, il prétend que tous les duels sont dans la nature, et qu'à sa première affaire, s'il est l'offensé, il choisira ses armes : le soulier et le poing. Les ongles se gorgeront de rouge « jusqu'à plus soif ». L'usage des dents sera facultatif. Mieux vaut, qu'un coup d'épée, un coup de pied « donné de main de maître ».

N° 8. Vient tous les jours à la salle mais ne s'y montre point. Ses meilleurs amis ignorent ses redoutables pratiques. Il travaille ardemment dans le silence et la solitude et, entre deux leçons de plastron, se promène sur les planches, l'air farouche, en agitant son masque comme un saladier. Dans les rues, il prend des contres avec sa canne, pique les becs de gaz et inquiète les sergents de ville. Il ne se battra qu'une fois dans sa vie, mais il tuera son homme. « J'ai dit. Allez ! »

Tout est fini. Ces messieurs se tendent les mains, s'épongent et, couchés sur les banquettes, échangent en se rappelant leurs phrases de haut style, des regards de moutons calmés. C'est ainsi que l'habitude de l'escrime soutire les mauvaises humeurs. Il semble que chaque coup de pointe perce un furoncle moral. Le fleuret est peut-être appelé à devenir un des outils des psychologues, à figurer dans leur trousse pour l'acuponcture des âmes.

En outre, les jeunes gens dépouillent à la salle leur don quichottisme. Ils y suent comme les vieux murs par les temps de pluie, s'allègent de toutes leurs âcretés malignes et, dehors, se retrouvent modestes et bien élevés.

Le Cadet *par Jean Richepin*

Est-ce une gageure faite avec Bourget ? Tout par et pour la psychologie. C'est en son honneur que le cadet Amable Randoïn est successivement ingrat envers tous, amant de sa belle-sœur et assassin de son frère. D'ailleurs, ce garçon retors et artificieux finit toujours par s'absoudre. Il revient de Paris, pouilleux, vidé, presque déculotté. Son frère Désiré le bourre de soupe, lui donne ses habits de fête et l'installe en maître dans sa maison, comme un coq en pâte. Mais le coq en pâte, quand il est seul, « redresse sa crête rouge de colère, et, dans l'ombre, ébouriffe ses plumes en aiguisant ses ergots ». Est-ce, en effet, assez humiliant, cette charité de son lourdaud de frère ? Il lutte

toutefois contre la haine et l'envie, et marie Désiré par dévouement.

C'est encore par dévouement qu'il lui prend « sa femme en se haussant, dans sa propre estime, au rang d'une sorte de héros, presque de martyr ». Puisque son frère Désiré n'est pas capable d'avoir un héritier, n'est-ce pas son devoir, à lui, Amable, de lui en donner un, et n'est-il pas le plus malheureux des hommes d'être placé en face d'un devoir si énorme à remplir ? En trompant son frère, il se calme un peu et cesse de lui en vouloir pour un temps. Mais les ténébreuses et diaboliques complications d'âme reviennent, repoussant comme des champignons vénéneux. Amable marche lentement, sûrement, à l'assassinat. C'est, tout le long du livre, une étude audacieuse, amère et pénétrante, une dépense énorme d'habileté sophistique, une suite de théorèmes denses, compacts comme des carrés d'infanterie, flanqués de leurs corollaires en serre-file. Et quand Amable, visant son frère à la racine du nez, lâche le coup à cinq pas, presque à bout portant, sans faire attention qu'il murmure machinalement, tout bas, entre ses dents serrées : « lapin ! lapin ! » on n'est que tenté de s'écrier comme en classe : C. Q. F. D., ce qu'il fallait démontrer. Le voilà, désormais, ce criminel à tête reposée, unique propriétaire de cette terre qu'il aime tant, non comme un lourd paysan, pour l'argent qu'elle rapporte, mais pour elle-même, d'un amour farouche et sensuel, jusqu'à se sentir « les moelles fondre dans les os en une gelée voluptueuse », jusqu'à la labourer frénétiquement de son sexe nu. Il est vrai qu'il en meurt, et, franchement, c'est bien le moins.

Au Maroc

par Pierre Loti

Loti nous prévient dans sa préface : « Que ceux-là seuls me suivent, dit-il, qui sont mes pareils et mes frères. Pour ce qui est des autres, qu'ils s'épargnent l'ennui de commencer à me lire : ils ne me comprendraient pas ». L'avis est un peu inutile. Fraternellement, donc, nous partons avec lui. Il est évident que l'auteur ne s'est pas proposé un but littéraire. Son livre est comparable à une sorte de Guide Conti au Maroc, artistement rédigé par un homme de lettres. Loti enseigne, avec l'art de ne pas perdre sa tête en route, le plus court moyen et le plus sûr pour se rendre à Fez, la ville du sultan, où,

grâce aux portes étroites et basses, « on a l'impression d'arriver chez des lapins très pauvres ». Le soir, on campe n'importe où, parfois dans un cimetière. Le matin, on plie les tentes. Le lendemain, on recommence ; tout va bien. Souvent, et peut-être malgré lui, Loti se rappelle qu'il a écrit *Pêcheur d'Islande*, et parle, en poète impressionnable et délicat, « des neiges mortes, des chameaux qui allongent, de droite et de gauche, avec des ondulations de chenille, leur long cou chauve ». Il lit Huysmans aux heures perdues. Il décrit une espèce de cauchemar de guerre, une vision rapide de fantasias arabes, où les cavaliers trouvent le moyen, sans se culbuter ni ralentir, d'échanger leurs fusils et de se donner un baiser ; de fantasias qui passent avec des cris stridents, comme en ont les martinets, les soirs d'été, lorsqu'ils tourbillonnent dans le ciel. Il note une grande montagne toute rebroussée de lumière, la musique nocturne des grenouilles, qui est de tous les pays et qui a dû être de tous les âges du monde, des brochettes d'enfants juchés sur des ânon, l'atroce, l'exquis supplice du sel, (recommandé), des ascensions lentes de femmes qui montent sur les terrasses et, après avoir regardé les mains gantées, les mains à deux peaux de Loti, disparaissent. Coucou ! c'est fini. À remarquer que cette fois l'auteur ne semble pas avoir souffert d'amour par une belle Marocaine. En somme, ce n'est pas encore de la géographie pure, et, à ce point de vue, le livre est manqué.

Lettre de l'Ouvreuse. Voyage autour de la Musique *par Willy*

« Mon cher M. Willy, je rends mon petit banc et mon bonnet rose, qui d'ailleurs est bleu. Prévenez M. Ernest – à vos souhaits ! – J'ai vu Blowitz (a bove principium), la Krauss en l'air, M^{lle} Berthe de Montalan (rien de celle qu'on arrête) potelée comme une rallonge, Henri Kerval compositeur de valse pour la maison d'édition Tellier, Lazzari et ses redingotes à sous-pieds, Stéphane Mallarmé professeur d'anglais, le vicomte en Melchior, Édouard Dujardin en complet inconvenance d'oie, Lascoux, le plus charmant des juges d'instruction quand il ne parle pas musique, possesseur d'un lot formidable de

notes pour servir à l'histoire de Richard Wagner, où revient périodiquement cette phrase qu'il répète avec amour : « Et ce génie alors m'invita à déjeuner ! » Goudeau : « Voici minuit, l'heure des crimes, c'est l'instant de nous y rendre !... » Péladan mage d'Épinal, Armand Silvestre, le Lamartine des soupirs inférieurs, Pousset, le brasseur célèbre, connu comme le houblon. J'ai vu Holmès dans un grand boa blanc (le boa sacré), Pierre de Bréville en pardessus fourré d'astrakan (faites de bonne musique, jeunes gens, sic itur ad astrakan, Vitu à l'encyclopédique ignorance, Tiersot, à la barbe bifide, comme celle d'un serpent, Alphonse Daudet, ce Zola des familles, doué d'un incontestable talent sur le tutupanpan, Huysmans, ce chat courtois qui, selon Léon Bloy, « traîne l'image par les cheveux ou par les pieds dans l'escalier vermoulu de la syntaxe épouvantée », Mariéton, un félibre qui possède un joli talent sur son rasoir, Henry Bauër, qui se recueille, comme la Russie, M. Haraucourt (Edmond) à bout. J'ai vu l'illustre compositeur de la *Nonne sanglante*, exhibant à l'admiration des foules sa plus belle tête de « Victor Hugo sur son lit de mort ». J'ai vu Renan de la Ferté-sous-Jouarre et Jhounney (ô Jhouneysse !) Mais j'ai vu tout ce que je voulais voir. Assez. Je ferme à cause de l'abondance de ce que vous savez, hélas ! »

À côté d'« Albert » *de Louis Dumur*

Albert. (Il est costumé en avaleur de charrettes ferrées, et porte toute une queue de faisan doré sur la tête. Il déride les foules décrépites, aiguise des coupe-papier, vend de l'amertume en flacons, de la tristesse en galette. Parfois, il se fait grave, hargneux. Il croit y être lui-même. Ça se gâte. On a envie de s'en aller. Mais il arrête aussitôt avec un « c'était pour rire ! » bon enfant. Et, désormais prévenu, on l'écoute jusqu'au bout. C'est un garçon drôle et peu dangereux).

« Mesdames et Messieurs, je suis né dans une cité de province, plus malsaine qu'immorale, plus stérilisante que perverse, plus, plus, etc. vingt lignes ». – Je suis venu au monde « dans mon numéro d'ordre, sans raison »... tous les mêmes, ces enfants !... et je m'appelle Albert, savez-vous pourquoi ?

... parce que « mon parrain s'appelait Albert »... O rage ! porter le nom de son parrain !

Et pourquoi suis-je né « de petits commerçants et non de gros, non d'un bandit, etc., etc., catholique et non pas calviniste, Turc, etc., etc. ? douze lignes »... Oui, pourquoi ? Voilà un problème à résoudre. À qui le caleçon ?... Je criais « nuit et jour » et, matin ! déjà, « je me lamentais d'être homme ». Dès que j'ouvris les yeux, je suspectai « la lumière du matin de ramper par la vitre jusque sur mon berceau pour voir mes paupières clignoter douloureusement ». Il m'effraie, moi, ce petit que j'étais. On m'apprit à parler ; mais je ne voulais me servir de « paroles imprévues » que dans les grandes circonstances. S'il s'agissait de demander du pain, je préférais le geste, « plus sobre, plus rapide, plus expressif ».

On me confia aux soins d'un vieux curé optimiste. D'un mot adroitement jeté, je cassai sa pipe d'écume. « Je trouve le monde inutile », lui dis-je. Notez que j'en étais encore aux images d'Épinal, que je me coiffais d'un chapeau marin avec des lettres sur le ruban, et que j'avais pour ma petite cousine un sentiment où « les virginités printanières du cœur frissonnaient du frissonnement dont frissonnent les commençantes verdure, papillonnant aussi comme le papillon qui papillonne. »

On m'envoya à l'école, où je vis « le grand Abracadabra »... Ah ! l'université !... Tenez, par exemple, vous dites « fuchs » au lieu de renard. À quoi bon ? « La bête n'en a pas un poil ajouté à la queue, pas un gloutonnement supprimé au museau ». Deux mioches se donnent des claques : voilà le combat de Pharsale entre César et Pompée... la géographie !... Qu'est-ce que cela peut me faire qu'il y ait d'autres « casemates » que les nôtres ?

Bientôt supérieur à la province, je cours à Paris. Oh ! mes enfants ! J'arrive. Je franchis « un pont disgracieux sur une rivière sale : un oisif interrogé avoua que c'était la Seine ! » Vous vous imaginez, n'est-ce pas, sans effort, la mine humble, navrée, de l'oisif, et le mépris avec lequel je lui ai tourné mon dos... « Là-bas, une cathédrale lamentable succombait de honte sous le poids terrible d'une renommée fabuleuse ! »... Ma parole, elle rougissait !... « Alors, me dis-je, si Paris se trouvait un pareil limon, qu'étaient, sans doute, les autres villes célèbres du monde !

De la m... »

Évidemment. Pardonnez-moi si je lâche tout. Ou, plutôt, je me cramponne

et me fais étudiant ; au quartier latin fourmillent des gens en iste, « des algébristes, des, etc. six lignes. » Avez-vous remarqué comme j'aime les énumérations ? Je fais parade de la volubilité de ma langue. Je vide, j'amoncelle, en un seul tas, toutes les choses que j'ai au bord des lèvres. En aimable farceur, j'emploie souvent ce procédé qui en vaut un autre. Démosthène sans doute le connaissait. Les cailloux, ce devaient être des mots grumeleux, qu'il roulait dans sa bouche avec rapidité. On en a « plein la gueule ». On rend le tout, et ça va mieux. Les gencives ont perdu leur inflammation. Qu'on dise que j'ai du bagout, que je réussis bien les guirlandes d'épithètes, et je serai content. D'ailleurs, Jean-Jacques Rousseau est « le plus parfait des stylistes ». Et puis, chacun de mes dénombrements se termine par un mot d'esprit. Ainsi je dis : les algébristes, les mythologistes..., etc. enfin, les dentistes ! de là, d'étourdissants effets.

Étourdissante aussi devient mon existence. À vingt et un ans, pour la première fois, je... embrasse (à vous, Charles Morice !) une femme, « vu que j'avais décidé » d'en embrasser une. Sa chemise était maculée à l'aisselle. « Cette idole-là transpirait ! »... toutes les mêmes, ces femmes !... Et l'amour, qu'est-ce ? « Un mélange de terre et de fumier ». Un autre se serait gardé de recommencer. Moi, pas, et je suis devenu le roi de la noce. Avais-je donc de l'argent ? non, mais je jouais, et, « chose extraordinaire », la chance s'était accrochée à moi, comme une bête aux « dix mille ventouses ». En outre, j'étais spirituel comme « un bossu » et je faisais un « vacarme de sourd », en m'ennuyant « atrocement ». Je n'ai eu qu'une bonne petite amie. Tout récemment, elle fut prise d'une attaque d'hystérie aiguë, et, comme son « orifice buccal » bavait de l'écume, je lui ai crié ces mots stupéfiants : « Cela est insensé, Maggie, entends-tu ? Maggie ! que se passe-t-il en toi ? Ce phénomène a quelque chose d'alarmant ! » Sa mort ne doit plus être qu'une question de temps.

Survint la dèche, « la dèche qui, la dèche que... trente lignes »... Passez-moi encore ce petit morceau. C'est ma santé.

Enfin, je dis zut de la belle façon (sept pages). Je le pousse comme le « cri de soixante siècles » avec tant de force que j'en sue, « que je prends mon mouchoir de poche et m'essuie le nez délicatement ».

Je grimpe sur le toit, jusqu'à la plus haute cheminée, pour le hurler, ce zut, à Paris, aux promeneurs et promeneuses qui « vadrouillent », au globe « ignoble » du soleil. Ce zut me sortait flamboyant des entrailles.

Naturellement, il y avait, sur le toit voisin, des couvreurs qui n'en revenaient pas.

Mais, ce zut, pourquoi ne pas le mettre en vers, en « lombrics » ? Et voilà comment je devins poète, ayant « l'âme assez faisandée, et l'esprit en chaleur ». Or, quelle blague ! « Aujourd'hui, les simples seuls croient à Dieu, aux allumettes, (Hein ! le petit mot pour rire, le revoilà !) et aux poètes ». Je réfléchis « huit grands soirs », je me mis à faire deux ou trois volumes de vers, « rangeant, rerangeant, déranger, contrerangeant, surrangeant l'ordre des mots », et, comme ce n'était « pas ça », je me déclarai pessimiste. Je l'étais sans nul doute. En effet, « le système solaire me méprisait », je disais « Credieu » à tout instant. Ma pendule grinçait. Je trouvais dans ma blague à tabac « à peine de quoi bourrer médiocrement le giron de la moins corpulente de mes hétaires ».

Et pas une des allumettes ne prit (décidément je leur en veux) d'une boîte achetée la veille. Je brisai une chaise, et en « engrossai » la cheminée. Il me fut impossible de voir se comburer un seul brin de paille ; ah ! chiens d'humains ! Enfin, je n'ai plus que douze sous. Je compte sur vous, n'est-ce pas ? Au moment où je disais : « Je suis pessimiste », il m'est bien tombé un petit héritage... quelle guigne !... mais n'en parlons pas, et que votre charité n'aille point s'alarmer. Oh ! ne craignez rien, je me tuerai, soyez tranquilles, et n'échapperai pas à ma mort. Je la vois d'ici, ma mort rococo, préparée suivant les règles : dix minutes pour exécuter sur ma vie passée trois petites symphonies, l'une en gris (chat gris), l'autre en blanc (chat blanc), l'autre en noir (chat noir) ; dix autres minutes pour permettre à la lune de paraître. Il me faut la lune. Sans cela, rien de fait. Je charge mon revolver « d'un petit geste philosophique ». Déjà il « s'impatiente », mon revolver ! Encore un moment, s'il lui plaît. Pourquoi ai-je choisi le revolver ? Je pourrais tout aussi bien arrêter un train en marche, me jeter en Seine, etc., etc. vingt lignes... (allons, ne vous fâchez pas ; c'est la dernière)... dormir les pieds en l'air, réciter, d'une seule haleine, le monologue de Charles-Quint... Dites-moi, vous ne l'attendiez pas, celui-là ! Ah ! j'oubliais mes manuscrits qui ne sont pas brûlés, mes lettres de femmes. Voilà qui est fait. Est-ce tout ? Je caresse mon chat.

Il me « voit » presser la détente.

Fla !

Mesdames et Messieurs, c'est la mort que je vous souhaite ».

II

Mon cher Monsieur Dumur, je vous fais toutes mes excuses, et prends les devants : voilà un article qui est d'un sot. En relisant mon boniment, je trouve que j'aurais mieux fait de fatiguer une salade. Sans doute, le pessimisme d'Albert m'a parfois fait sourire. Ce faux bilieux, à l'âme désorientée, prend rarement au sérieux sa cacocholie, et il me fait souvent l'effet de vouloir éternuer plus haut que le nez et de japper après son ombre. Mais je devrais avouer que plus d'une page me charme douloureusement. Que ne peut-on photographier les impressions dès qu'elles éclosent ! On obtiendrait ainsi des effets d'ensemble et de détail. Une note corrigerait l'autre. La sévérité d'un blâme s'atténuerait dans la douceur d'un compliment. Le critique dirait à l'auteur : Voilà : si j'ai pu, ça et là, me tromper, mal comprendre, je n'ai jamais cessé d'être sincère. Mes appréciations sont toutes chaudes et mes nerfs vibrent encore.

Mais écrire un article après coup, prononcer une sentence avec le désir d'être net, tranchant, et la peur de se contredire, comme si le propre d'un livre de valeur n'était pas de plaire et de déplaire tour à tour, faire cela, s'appliquer à ce travail d'écolier, quelle misère !

En somme, vous avez beaucoup craché, dans votre livre. On observerait même en ces crachats un peu trop de choses vertes. Mais est-ce que cela vous a fait du bien ? Encore une fois, tout est là. Vous sentez-vous soulagé, plus libre ? Si oui, félicitations.

Les Gueux, sur la lisière d'un bois.

*Pièces tirées du Théâtre en liberté
de Victor Hugo*

Oh ! un faune ! un faune pour de bon. C'est M. Raynaud qui l'a prêté. Il en élève en plaquettes : « *Le Signe, Les Chairs profanes, les Cornes du faune* ; envoi franco contre des timbres-quittances ». « Pourquoi parle-t-il si longtemps, celui-ci ? Dame, l'autre ne veut rien dire ». – « Mais ils sont très bien, ces vers-là ; qu'est-ce que les journaux ont donc à écrire du mal de ce

pauvre monsieur George : il a presque autant de talent que son grand-père ».

« Le directeur devrait bien changer son souffleur. – Mais c'est le souffleur qui dirige ».

Il convient, pour terminer, d'offrir aux acteurs, aux actrices (voir le programme), « à toute la troupe », un fort bouquet de louanges. Mais, ce qu'il faut surtout vanter, c'est la bonne grâce avec laquelle ils acceptent modestement de petits rôles dans des pièces non encore jouées d'auteurs qui ne sont pas trop célèbres.

L'imprévu, *par Gustave Guiches*

Il ne suffirait pas de dire que ce roman est un livre du genre amusant, attachant, un livre pour femme et qui finit presque bien. C'est encore, surtout dans les deux cents premières pages, une étude rare et originale du « soi ». Léon Dussol y cultive son égoïsme avec amour, comme une tulipe monstrueuse. Il se connaît, s'approuve et s'enivre de son vin. S'il refuse de l'argent à un inventeur, c'est parce qu'il ne veut point « encourager certaines folies ». A-t-il fait un serment à une femme, il trouve aussitôt de solides raisons pour être parjure. En effet, « un engagement obtenu par des procédés de séduction auxquels succombent les volontés les plus fermes ne saurait être valable ». Cette femme qui dérangerait « la tranquillité de sa vie », il la repousse avec fermeté, sans colère toutefois, sans rage, car le bon sens l'a toujours « sauvé du danger des paroxysmes ».

– Mais je vais être mère, dit Adeline.

– Précisément, répond-il, je connais une maison discrète. Il y a un parc immense, des fleurs partout, une salle de fêtes dans laquelle on donne des concerts très recherchés. Je suis sûr que vous ne vous ennuierez pas.

La lutte continue entre cette impudente philantropie de l'homme et le doux entêtement de la femme.

– Soit, restez, dit-il enfin. Mais je vous préviens que nous vivrons sur le pied de guerre et que vous aurez à souffrir.

– Je sais souffrir, dit-elle simplement.

Et toujours Léon Dussol porte son égoïsme comme un habit de rigueur, comme un drapeau. Il torture savamment, au moyen d'ingénieux supplices, cette maîtresse qui s'impose. Elle a promis de s'en aller après la naissance de son enfant. Tiendra-t-elle sa parole ? N'abusera-t-elle pas des circonstances pour se lier à son amant plus étroitement encore ? Dans une scène d'une violence un peu mélodramatique, il blesse la mère et cause la mort de l'enfant. Alors il lui semble qu'il a « assez, trop, même », prouvé combien il sait défendre l'indépendance de sa vie, et qu'il doit à Adeline une généreuse compensation. Il lui offre son nom. Elle refuse et part. D'abord étonné qu'elle n'ait pas compris la délicatesse de son intention, il est tout près de l'accuser d'ingratitude. Volontiers, il dirait d'elle : « Peut-on être personnel à ce point ! » et, c'est là l'imprévu, il s'aperçoit qu'il aime éperdument sa victime. La manière furieuse dont il la détestait fait pressentir quel sera son amour.

Et je crois qu'au lieu de suivre Léon Dussol dans sa brusque évolution, dans ses courses folles en compagnie d'une Américaine conventionnelle, jusqu'à sa confrontation romanesque avec cette Adeline qu'il a faite martyre et qui s'en trouve tout heureuse, le lecteur gagnerait à relire cette première partie du livre de M. Guiches, ces deux cents pages que, me servant d'une expression télégraphique fort en usage chez les hommes de lettres, je trouve « très bien ».

La force des choses *roman, par Paul Margueritte*

Pierre Jorieu vient de perdre Claire, la seule femme qu'il ait aimée, et cette cruelle question l'obsède : – L'ai-je assez aimée, seulement ? Il déplore les insignifiantes bouderies, les caresses épargnées. Il croit sa vie finie. « Nous ne sommes maîtres ni de notre vie ni de notre mort » a écrit Tolstoï. « Mais, a dit Flaubert, le temps passe, l'eau coule et le cœur oublie ! » Pierre Jorieu revoit M^{me} de Reynis qu'il avait connue jeune fille. Il se sent moins malheureux. Les chagrins revécus devant elle lui paraissent moins amers et, parce qu'il doit se séparer quelque temps de son amie, son cœur se serre déjà douloureusement. Leur séparation se prolonge assez pour que Pierre s'en console (le mot est

bien léger,) avec Suzanne Dolbeau. Sous le grand portrait de Claire qui le regarde, de ses yeux fixes, il connaît une nouvelle forme de volupté, le plaisir plutôt que le bonheur.

« Cependant le soleil se lève ! » M^{me} de Reynis est de retour. Pierre prend la photographie de Suzanne et la brûle sans regret. Elle aussi, à son tour, comme Claire, elle est déjà oubliée. « Qu'il aime demain, celui qui n'a point aimé. Qu'il aime encore demain, celui qui a aimé ». (Chateaubriand, d'après Publius Syrus.) S'il est vrai que le roman est une histoire feinte, écrite en prose, où l'auteur cherche à exciter l'intérêt par la peinture des passions, des mœurs, ou par la singularité des aventures, M. Paul Margueritte dédaigne visiblement ce dernier moyen. Aucune complication n'embarrasse son roman, et, pour me servir des termes qu'il affectionne, son livre est simplement doux, triste, délicieux. Les choses s'y montrent inexorables autant que M. et M^{me} Jorieu, mais pas une des victimes ne se révolte. « Nos vies se sont rencontrées, dit Suzanne, elles se séparent : nous nous sommes aimés, eh ! bien, tant mieux, je ne le regrette pas, allez ! » Et Pierre murmure avec un soupir : « Vous valez mieux que moi ! » M. Margueritte sait l'art de manier les âmes souffrantes avec des doigts délicats, d'éviter les cris inutiles, de teinter les joies de tristesse et de laisser planer sur toute son œuvre, sans banalité, une mélancolie point trop pesante. Il accomplit ce tour de force de nous faire goûter trois cent cinquante pages de prose, par ces temps où l'horreur du délayage commence à devenir sacrée.

Hassan le Janissaire 1516, *par Léon Cahun*

« Ces quelques explications, dit l'auteur à la fin de sa préface, suffiront, je l'espère, pour guider le lecteur dans le monde assez nouveau où je me permets de l'introduire ». C'est en effet, dès les premières pages, un étonnement, presque un malaise. Temps passé, pays lointains, mœurs étranges et mots durs aux lèvres, tout conspire à la déroute de l'esprit. Nous n'aimons pas qu'on nous violente dans nos habitudes intellectuelles, et, pour que la paix soit avec nous, il faut qu'on nous serve, chaque jour, le léger petit roman d'actualité. Vainement on tenterait d'énumérer en quelques lignes les multiples aventures

d'Hassan. D'ailleurs, il importe plus de reconnaître que les personnages ressuscités secouent leurs vêtements de mort et se mettent à vivre, que les déesses se dressent des ruines, que les foules se meuvent, tumultueuses, grouillantes, et les armées en ordre magnifique.

« Regardez-les : voilà des soldats desquels on dit qu'on peut en conduire quarante par un cheveu ! »

On aime cette discipline, pour sa beauté, comme une statue. Est-il ample et d'une ligne pure ce geste d'officier : « Le capitaine tira son sabre, à toute longueur de bras : on eût dit qu'il lançait sa lame en l'air ! » La furie du soldat vainqueur, elle est tout entière dans ce mot : « La bataille était gagnée : il n'y avait plus qu'à tuer ! » Quand on a le goût des rapprochements, *Hassan le Janissaire* fait souvent songer à *Salammbô*, et de semblables impressions fréquemment s'en dégagent. Et, si l'on aime le Style de M. Léon Cahun, classique, pour le définir d'un terme, la comparaison est reprise, obsède, se justifie. *Hassan le Janissaire* semble écrit pour ceux qui éprouvent le besoin de s'éloigner du moderne tyrannique. N'était-ce pas la grande préoccupation de Flaubert et la manière de vivre qu'il préférait ?

« À l'écart »

I

Un homme en étrangle un autre. Il est incommodé quelque temps par le souvenir de son crime. Enfin, il oublie. La chose ne l'intéresse plus. Il se tranquillise jusqu'à s'abandonner aux pacifiques plantes. La botanique l'absorbe.

Un homme tue des tableaux, assassine des photographies. Il finit par le suicide.

Telle est la double action de ce livre à double signature. Le remords y est tenu pour une infirmité de l'esprit, mais discrètement. Les auteurs ont eu la préoccupation d'éviter le paradoxe tapageur. Ils concluent à peine, uniquement soucieux d'avoir mené avec méthode les deux analyses parallèles. Celle du premier cas semble plus nette. L'assassin « pour de bon » l'emporte en logique sur l'imaginaire assassin. D'ailleurs, il tient dans l'œuvre une place plus

importante, et prend au début la parole, pour la garder jusqu'à la fin.

Le meurtre est accompli. Mauchat desserre les mains, l'autre ne l'insultera plus. L'autre, c'est la victime. Désormais, le lieu du crime, ce sera l'endroit, et le crime, ce sera la chose. Parmi ses impressions fugaces, Mauchat ne distingue tout d'abord que celle-ci : Il n'est plus comme tout le monde. Les transes commencent. Les passants, cela est sûr, le dévisagent et peut-être parlent de lui. Il rentre, et sa porte lui paraît cacher sournoisement quelque chose. Son concierge lui remet une enveloppe où éclate le mot Urgence : elle renferme un prospectus. Il veut revoir l'endroit, lequel est absolument après comme avant. Un ami lui propose de tuer le ver, et s'écrie, buvant du mauvais madère d'épicier : « Il y a de quoi vous étrangler net ! » Un autre lui demande : « Tu n'es donc pas mort ? »

Le temps passe, Mauchat n'est pas inquiet. Mais il s'ennuie et se décide à voyager, arrive à Tunis, s'installe à l'hôtel. Il n'a plus que la peur d'une peur possible. Cependant, quand la pluie tombe, les gouttes lourdes, égales, lui semblent des pas d'hommes approchant toujours sans arriver jamais. Soudain un voisin de table lui dit :

– Monsieur, vous avez l'air de vous ennuyer. Je m'ennuie aussi beaucoup ; si vous le trouvez bon, nous unirons nos ennuis ».

C'est Malone, sujet irlandais, le tueur de tableaux.

– Il ne faut pas être seul ! Il ne faut pas être seul ! répète-t-il à Mauchat.

Ils se lient, et, spontanément, Mauchat détaille la chose, commente la chose, toute la chose.

– Pourquoi n'avez-vous raconté cette histoire ? dit Malone. Est-ce pour me faire avouer, moi aussi ?... Les bustes et les portraits, avez-vous remarqué comme ils parlent ?... Quand j'étais tout enfant, déjà ils grimaçaient ou souriaient lorsqu'ils me voyaient seul... Je finis par leur déclarer que je les détruirais tous... Ils m'implorèrent, puis me maudirent, et, lorsque j'eus assez de leur torture, je les anéantis cruellement, un à un... Mais pour qui l'a tué, le mort n'est pas mort.

En effet, Malone entend des voix, et, bien qu'innocent de toute faute, il est le plus gravement atteint. Après une assez longue période de mieux, il procède à de nouvelles exécutions. Une photographie est posée sur une chaise. D'une balle, il lui enlève la partie supérieure de la tête : « Elle ne nous regardera

plus ». D'une autre balle il fait sauter le bas du visage : « Elle ne parlera plus ». Mauchat finit par trouver cet halluciné dangereux, et le quitte. On sait le dénouement. Malone, incurable, se tue. Le récit des préparatifs de sa mort est une des meilleures pages du livre. Au contraire, Mauchat guérit, herborise, l'été, et, l'hiver classe ses herbes dans de convenables cartons méticuleusement étiquetés.

– Comment, dit-il, en face de la lutte éternelle des plantes, où s'avère si clairement la fatalité de la loi du plus fort, aurais-je eu le moindre regret de la chose ? J'aurai été une herbe plus vivace que l'autre, voilà tout.

II

J'ai voulu extraire simplement de *À l'Écart* ce qui m'en a paru le plus original. Il semble que le roman gagnerait à n'être qu'une nouvelle. Tant que dure leur association malade, Mauchat et Malone tiennent sur la vie, la femme, la littérature, des propos de table déjà entendus. On pourrait même leur faire ce reproche qu'ils se montrent trop sains d'esprit, raisonnables. Crime oblige, et tuer un homme devrait être une excellente façon de se désembourgeoiser. Je me passerais encore des descriptions de Tunis, des décors au milieu desquels se pose et se résout le problème cérébral. Enfin, je trouve qu'à notre époque on ne doit plus (mais pourquoi ?) écrire : « mon logis, réintégrer ma demeure, mes dents claquèrent, préférer des paroles, pétrifié de frayeur, derechef, frugal repas, clartés blafardes, tourner une page du livre de la vie ! » On dirait de ces expressions qu'elles sont les rossignols du style.

Voilà sans doute de la copie sévèrement corrigée et un dur « éreintement », digne du *Mercur*. Il reste toutefois que *À l'Écart* est un livre remarquable et, selon le mot de Malone, il existe, car celui qu'on ne lit pas est le seul à ne point exister : or, on le lira.

Ces deux collaborateurs ont collaboré comme il convient, c'est-à-dire qu'il serait malaisé de fixer nettement la part de chacun. Je peux ainsi faire un gros compliment à M. R. Minhar, car j'ai une admiration protestante pour *Le Vierge* d'Alfred Vallette.

Cœur double

L'Homme funèbre, dont le nom est un aboiement, se leva, se promena, les mains dans ses poches, et dit :

– Voilà, je m'explique : exemple...

Je l'arrêtai :

– D'abord, que signifie Cœur Double ? Un cœur, je sais ce que c'est, Bourget, Maupassant, tant d'autres ! ont fait sur le cœur un cours que je croyais complet. Mais qu'est-ce qu'un cœur double ?

– N'êtes-vous pas, dit l'Homme funèbre, égoïste et charitable ? Votre âme va de l'expansion de sa propre vie à l'expansion de la vie de tous. Mais par quel chemin ? Mon livre vous le dira. Égoïste, vous éprouvez des craintes personnelles, c'est le sentiment que nous appelons Terreur.

– Je vois : vous allez essayer de me faire peur. Ça ne prend guère avec un Français. Mais, soit.

Il me raconta les Stryges. L'homme y est le jouet de ses superstitions, et son âme lui monte au nez, frayeur ; le Sabot : une petite fille renonce, au prix de sa damnation, à la misérable vie que le Diable lui fait entrevoir ; les trois Gabelous : une nuit, ils se lancent à la poursuite de l'or, et « quand le jour gris se lève, parmi les traînées de nuages noirâtres, au bout de la mer, ils se réveillent, la tête vide, la bouche mauvaise, les yeux fiévreux, et sombrent en pleine désolation ».

L'Homme funèbre parlait lentement, d'une voix grêle comme une sonnerie de clochette. Souvent, je voyais le bruit de cette voix, sans l'entendre. Il ne me regardait pas, afin de me laisser frissonner à mon aise. Parfois il s'amusait de mots grecs ou d'argot, fier de me confondre. Et, même, pour me rassurer, il faisait du pittoresque, qui enjolivait sa phrase, et fixait sur une trouvaille de style, sur des drôleries d'idées, mon attention inquiète. « Une strige épluchait des fèves et crachait les enveloppes autour d'elle, comme des cadavres de mouches. – Les oiseaux de nuit enfilèrent des yeux à leur bec acéré comme des prunes. – Les poignets étaient ridés comme le cou d'un lézard. – Des pieds d'enfant s'étaient durcis à marcher sur les pustules de cuir du varech. – La mer se peuplait de lames à tête frisée. – La lune montrait par une trouée son orbe lavé. – Deux vieux dormaient tristement, l'hiver, à petits coups, au coin du

feu. – Sa voix avait le doux son des choses qui sont près de se briser. – La situation d'un chien noyé depuis plusieurs années au bord d'une rive désavantageuse. – Il n'avait plus un cheveu vaillant. – Sa voix ressemblait à s'y méprendre au sifflement triste d'une pipe qui jute. – La seule chose qui m'offusquait était que Tom Bobbins persistait à cligner de l'œil gauche, bien qu'il n'eût plus aucune espèce d'œil. Mais je me rassurai en me rappelant que mon autre ami Colliwobles, le banquier, avait coutume de donner sa parole d'honneur, bien qu'il n'en eût pas plus que Bobbins d'œil gauche. – Il mordit si heureusement une balle qui lui avait traversé la joue droite qu'il l'empêcha de trouser sa joue gauche, et se la fit monter au cerveau par le voile du palais. Le chirurgien qui constata son décès dit qu'il aurait pu avoir les dents brisées de la manière la plus désastreuse. – Un aphasique, couché au fond, répétait opiniâtrement, d'une voix [Note : À noter que Marcel Schwob a la préoccupation constante de la voix, que Théophile Gautier disait indescriptible.] aiguë : « qu'il est... qu'il est... qu'il est... killé, killé, killé... » et à côté de lui une loque d'homme, à qui on venait d'ôter le voile du palais, répondait d'une voix sifflante, comme une pompe qui fuit : « Il... est... deux heures ! » –

– Vous n'avez pas peur, au moins ? dit l'homme funèbre.

– Pas encore ! lui répondis-je crânement.

– Voici le train 801, dit-il.

« Tout à coup (c'est un mécanicien qui parle), j'entends souffler une machine sur la double voie... Avec un élan subit, le train rattrapa le nôtre et roula de front avec lui. Il était tout enveloppé d'un brouillard rougeâtre. La vapeur fusait sans bruit sur le timbre. Deux hommes noirs dans la brume s'agitaient sur la plate-forme. Ils nous faisaient face et répondaient à nos gestes. Nous avions sur une ardoise le numéro du train, marqué à la craie : 180 ; vis-à-vis de nous, à la même place, un grand tableau blanc s'étalait, avec ces chiffres en noir : 081 ! »

À ces mots, l'Homme funèbre s'approcha de moi, me passa brusquement la main dans les cheveux et me dit :

– Je crois que ça commence : ils se dressent !

Il acheva la terrible histoire du même ton tranquille, et, tout de suite, commença Les Sans-Gueule :

« On les ramassa tous deux, l'un à côté de l'autre, sur l'herbe brûlée... Le même fragment de tôle d'acier leur avait emporté la figure... Il ne leur restait

ni nez, ni pommettes, ni lèvres, ni yeux... Ils reçurent à l'ambulance, les noms de Sans-Gueule n°1 et Sans-Gueule n°2... Un chirurgien anglais, surpris du cas, y prit intérêt, oignit les plaies, les pansa et construisit deux calottes de chair, concaves et rouges, identiquement perforées au fond, comme les fourneaux de pipes exotiques. Le choc terrible avait anéanti le sens de l'ouïe, si bien que la vie ne se manifestait en eux que par les mouvements de leurs membres, et par un double cri rauque qui giclait par intervalles entre leurs palais béants et leurs tremblants moignons de langue. Cependant ils guérirent tous deux... eurent un plaisir... : ce fut de fumer des pipes dont les tuyaux étaient tamponnés de pièces de caoutchouc ovales, pour rejoindre les bords de la plaie de leur bouche. Accroupis dans les couvertures, ils respiraient le tabac, et des jets de fumée fusaient par les orifices de leur tête : par le double trou du nez, par les puits jumeaux de leurs orbites, par les commissures des mâchoires, entre les squelettes de leurs dents. Et chaque échappement du brouillard gris qui jaillissait entre les craquelures de ces masses rouges était salué d'un rire extra-humain, gloussement de la lchette qui tressaillait, tandis que leur reste de langue clapotait faiblement ! »

Comme je haletais :

– Nous ne sommes que tous les deux, me dit l'Homme funèbre : vous pouvez hurler d'horreur, vous soulager, et reprendre des forces, car ce qui suit est plus effroyable encore.

Il continua. Avec l'extraordinaire fin des *Sans-Gueule*, avec *l'Homme double*, *l'Homme voilé*, *Béatrice*, *Lilith*, les *Portes de l'opium*, il me traîna jusqu'aux sommets de l'Épouvante.

– « Vous criez : Assez ! dit-il enfin. Je pense que votre âme est pleine de trouble, jusqu'au bord, mais je veux lui rendre le calme. L'âme doit être une harmonie, une chose symétrique, équilibrée. La purgation des passions, ainsi que l'entendait Aristote, cette purification de l'âme n'était peut-être que le calme ramené dans un cœur palpitant. Je balancerai en vous la terreur par l'ironie, ensuite par la pitié. Je vous ai mené par les Portes de l'opium jusqu'au néant des excitations : maintenant, considérez les choses terribles en souriant finement. Écoutez *Spiritisme* et la façon de préparer quelques « colles » pour les âmes qui manqueraient de mémoire ; *Sur les dents*, où ces paroles du dentiste servent de refrain : « Crachez, monsieur, voici la cuvette » ; *L'Homme Gras*, qui devint maigre grâce à l'homme maigre devenu gras, et souleva piteusement la nappe de peau qui pendait sur ses genoux et la laissa retomber ; *Le Conte des œufs* accommodés à la quarante et unième

manière pour terminer le Carême – à la manière des œufs rouges ; *Un squelette...* »

– Halte-là, s’il vous plaît ! Je connais ce genre. De vieilles femmes m’ont aussi tenu dans leurs bras et les maisons hantées ne m’effraient plus.

– Mais non, répondit simplement l’Homme funèbre, point froissé. Ma maison à moi n’était pas un château vermoulu, perché sur une colline boisée au bord d’un précipice ténébreux. Elle n’avait pas été abandonnée depuis plusieurs siècles. Son dernier propriétaire n’était pas mort d’une manière mystérieuse. Les paysans ne se signaient pas avec effroi en passant devant. Aucune lumière blafarde ne se montrait à ses fenêtres en ruines quand le beffroi du village sonnait minuit. Les arbres du parc n’étaient pas des ifs, et les enfants peureux ne venaient pas guetter à travers les haies des formes blanches à la nuit tombante. Je n’arrivai pas dans une hôtellerie où toutes les chambres étaient retenues. L’aubergiste ne se gratta pas longtemps la tête, une chandelle à la main, et ne finit pas par me proposer, en hésitant, de me dresser un lit dans la salle basse du donjon. Il n’ajouta pas d’une mine effarée que de tous les voyageurs qui y avaient couché, aucun n’était revenu pour raconter sa fin terrible. Il ne me parla pas des bruits diaboliques qu’on entendait la nuit dans le vieux manoir. Je n’éprouvai pas un sentiment intime de bravoure qui me poussait à tenter l’aventure. Et je n’eus pas l’idée ingénieuse de me munir d’une paire de flambeaux et d’un pistolet à pierre ; je ne pris pas non plus la ferme résolution de veiller jusqu’à minuit en lisant un volume dépareillé de Swedenborg, et je ne sentis pas vers minuit moins trois un sommeil de plomb s’abattre sur mes paupières.

Je riais, un instant ragaillard.

– Assez ri, dit l’Homme funèbre. Il est temps de passer, avec *Le Dom*, en l’autre moitié de votre cœur, de vous représenter dans les autres êtres la misère, la souffrance et la crainte. Toutes les terreurs que vous avez pu éprouver, la longue série des criminels, des gueux, les a reproduites d’âge en âge, jusqu’à nos jours, depuis *La Vendeuse d’ambre* jusqu’à la vision de l’échafaud futur dans *Fleur de cinq pierres*, jusqu’à l’échafaud lui-même dans *Instantanées*.

Ayant pitié de ces pauvres, tentons de recréer la société, d’en bannir toutes les terreurs par la Terreur. Oui, faisons un monde neuf ; incendions mathématiquement, raisonnons l’explosion, tuons pour le principe, soyons les homéopathes du meurtre, à moins que le regard d’un enfant...

L'Homme funèbre cessa de se promener, s'assit, s'enfonça dans le fauteuil. Il me donna l'impression d'un magicien venu pour me tourmenter, me faire, comme il disait, hurler d'horreur, puis pleurer en abondance. Je ne voyais plus que ses yeux qui me rayaient comme vitre. J'attendais le corbeau qui devait se percher sur son épaule. Est-ce que déjà la lampe ne charbonnait pas traditionnellement, près de s'éteindre ?

– Tout ça, dit-il, enfin, c'est des bêtises. Concluons. Comment trouvez-vous mon livre ?

– Ah ! dis-je, essuyant mes tempes, à mon tour, je vous tiens.

– Soyez franc !

– Et poli. Comment terminer par quelque chose qui ronfle juste ? Si je m'écrie, vous serrant la main cordialement : « Dieu que c'est beau ! » les sots me gronderont comme un petit garçon. Dois-je dire plutôt, bon prince de critique : « Il y a des choses bien », ou : « Edgar Poe est dans nos murs », ou, comme flairant un papier brûlé : « Ce livre a passé par l'Enfer et sent le roussi ? »

– Ami, si vous n'avez rien de gentil à me dire, taisez-vous.

– L'impartialité, entre amis, consiste peut-être à ne jamais s'accorder de talent. Ma foi, Homme funèbre dont le nom aboie, afin de concilier la grosse et intime affection que j'ai pour votre livre avec la pudeur que je me dois, je prononcerai, non sans emphase, mais sûr de ma prophétie, que tous ceux qui doivent lire *Cœur double* le liront.

Histoire Générale de la Vélocipédie

À remarquer d'abord le portrait de l'auteur, les places fortes de ses épaules, l'ossature nette de sa face, et son nez renifleur de bon air. M. Baudry de Saunier doit faire sérieusement toutes les gymnastiques, et estimer grandement ceux qui « sortent vainqueurs de la lutte », quelle qu'elle soit.

Le poète Richepin présente le livre dans une préface express : « Que les malingres, dit-il, nous jugent ridicules, si cela les console ! Ainsi se consolait le pauvre renard à la queue coupée. Il théorisait aussi contre les queues de ses

confrères. N'empêche qu'il est beau de l'avoir, sa queue, c'est-à-dire d'être complet. Or, l'homme complet, harmonique, doit être athlète autant qu'artiste. Et, puisque le vélocipède y aide, vive le vélocipède ! »

Voilà une belle exclamation.

La difficulté était d'écrire un tel livre avec esprit. M. de Saunier, en bonne humeur, s'en est donné. On ne le croira pas dupe ou fanatique. Il fait un choix dans le monde des cyclistes, si mêlé, plus encombré de sots que la politique, de naïfs qu'une religion, et voici un charmant couplet qui lui vaudra un amical signe de tête des gens bien élevés : « Le véloceman est l'être doux et sans tapage, qui n'éclabousse aucun pantalon clair dans les villes, n'écrase aucun enfant dans les villages ; l'enthousiaste discret, qui ne pédale sur les nerfs de personne et se contente d'avoir mis à ses pieds deux roues ailées pour voler dans la campagne près des blés jaunes ou sous les bois frais. Il chérit son véloce comme Platon voulait qu'on chérît sa patrie, comme une maîtresse, et vos beaux écrous, petite bicyclette, le font mourir d'amour ».

Et c'est ainsi tout le long du livre. M. de Saunier raconte cette histoire de la vélocipédie en ironiste finement moqueur, en littérateur qui joue et construit, pour se reposer, des phrases du genre élégant. Sa manière rappelle celle des Goncourt dans leurs études sur le dix-huitième siècle. Selon son expression, « il chiffonne un peu dans le tas des systèmes nouveaux, sans dédain, avec égards même, non avec des pincettes d'or, mais sans crochets ». Les documents sont triés avec soin, et il ne cache pas son goût pour ceux qui font sourire.

Quel peut être l'ancêtre de la vélocipédie ? La Fortune sur sa roue d'or. Noé descendant rapidement les côtes dans une barrique de vin, le premier des rémouleurs, le premier des joueurs d'orgue de barbarie, ou le premier cul-de-jatte qui osa confier à un chariot rudimentaire la moitié de sa personne ?

Le défilé qui a commencé pittoresquement continue sans monotonie. Notons au passage : – La vélocipédransivaporiana, sorte de voiture rapide qui « fait quatorze lieues en quinze jours ». La voiture manuvotive : « J'ai eu l'occasion, dit un journaliste de l'époque, de monter sur cette machine, et j'en ai conclu que, pour donner de l'exercice au corps, elle n'était pas précisément mauvaise ; mais pour voyager, je vous avoue franchement que je préfère la diligence ». Le vélocipède à selle tournante ainsi qu'un tabouret de piano et permettant au vélocipédiste de se détourner, pour voir, disaient les loustics, si la roue de derrière suit le train. Un appareil compliqué dont la partie

essentielle est une roue unique, et qu'on a vu, dans les Champs-Élysées, monté par un homme grisonnant, Courbet, le peintre de l'*Enterrement d'Ornans*. Le monocycle à contre-poids : d'un côté de la roue le cavalier s'assied, de l'autre, est installée une boîte de zinc qui renferme de l'eau. Le monocycle Rousseau « qui n'allait bien qu'aux pentes ». Le monocycle à deux roues de front : « Sur les épaules du cavalier se trouvait un large collier de bois relié à la machine, pour que dans les montées trop dures il pût porter sa machine à la façon des porteurs d'eau ». Le vélocipède de l'âge mûr : il est à trois roues et ne peut verser. Le vélocipède à double selle : « Ainsi, dit le marchand dans sa réclame, disparaît le reproche d'égoïsme que l'on fait au bicycle. Il jouira désormais du privilège des palefrois sur lesquels les preux portaient les dames en croupe ! Je vends le nouveau bicycle 275 francs ». Un coquet bicycle spécialement construit pour dames : « L'attention que nécessite la direction du vélocipède détourne les jeunes esprits des pensées vagues et dangereuses auxquelles leur âge et leur sexe les prédisposent fatalement ». Mais le coquet bicycle n'eut pas de succès. Ce qu'il fallait aux dames, c'était « des machines d'hommes ». Le bicycle de trois mètres, de Renard : « Six marchepieds conduisaient au faîte de ce colosse de 70 kilos, qui développait 9 m. 50 à chaque tour, mettait son guidon à toutes les fenêtres et ne trouvait jamais gêne à sa taille ». Un tricycle dit « vélocimane », modèle d'un nouveau véhicule mis en mouvement « par la personne même qui est dessus ». Le vélocype Fantôme : « À peine est-il en marche que tous les rayons semblent s'évanouir, et l'œil ne perçoit plus qu'une sorte de vapeur fantastique qui voltige des jantes au moyeu ». Le vélocipède aérien, le vélocipède plongeur et le vélocipède moulin...

Ici s'arrête la revue incomplète des petits monstres de la vélocipédie. Ils lui ont valu quelques persécuteurs. M. Sarcey demande à la police, dans *la France* de mai 1869, de supprimer « cette excentricité dont il ne voit nullement l'avenir ». Le maire du bourg obscur de Luc, en Provence, interdit la circulation dans ses États de tous les vélocipèdes, « sauf de ceux qui seront conduits par une personne à pied ». *Le Gaulois* déclare : « Les vélocipédistes sont des imbéciles à roulettes ». Le Parlement riposte : « O vélocipède, chameau de l'Occident ! »... En 1869, l'entrée du Bois de Boulogne est fermée à tout vélocipède qui n'est pas en fiacre. Enfin, en 1870, M^{me} de Puyparlier exige la séparation de biens d'avec son mari : « Il est fou, dit-elle. En doutez-vous ? Mais la seule preuve en serait qu'il monte à vélocipède ! »

Prenez donc ce livre gai. Vous rirez en vous instruisant. Vous avez bien le

temps de lire des traités de littérature. Pour une fois qu'on s'amuse !

Il va de soi que M. de Saunier n'a pas écrit son livre seulement parce que « les billets de banque, dont on brise l'échine pour leur donner l'habitation chaude du gousset, ont un bruit délicieux de froissement de feuilles d'or ». Il voudrait encore convertir son lecteur.

Je reste froid.

Oui, je sais, on va vite sur une bicyclette, plus vite qu'à pied. O jouissance, dites-vous, courir, fût-ce sur un cercle de tonneau ! courir, dût-on en mourir !

Pourtant, quand on a bien couru, faut-il encore recommencer ?

Et puis, c'est si bon de ne pas jouir trop vite !

Un poète inconnu de la Société de Fr. Villon

Le Grand Garde Derrière,

poème du XV^{me} siècle

publié avec introduction, glose et index,

suivi d'une Ballade inédite de François Villon à sa dame,

par W. G. C. Byvanck.

M. Byvanck, d'abord, avoue franchement qu'il hésite à rapprocher – de trop près, – son poète sans nom de Villon. Mais, pour qu'on lût cet échantillon d'un poète inconnu du xv^e siècle, l'étiquette avait son importance. Qu'est-ce qu'un *grand garde derrière* ? « La maîtresse du poète, du moins il le croyait, avait une arrière garde, un amant secret, qui entrait par quelque porte dérobée. Cette presque certitude exaspérait le poète, au point qu'un jour, excité par l'exemple de Villon, il voulut crier sa propre honte à la face du monde et bravement jeta ce titre sur le papier : *Le grand garde derrière* ».

Il est, en plus d'un point, exquis, ce poème, et il faut vivement remercier M. Byvanck de nous l'avoir fait connaître. C'est plein de moderne, ces vieilles

choses. Écoutez le poète rappeler ses insuccès de danseur :

*Un petit jars danse selon le temps.
Qui se tricote au stile de la cour ;
J'en suis ouvrier, mais je tourne trop court.*

...

*.. Je ne scay saillir les piez ensemble.
A quoy tient-il que tout le cœur me tremble,
Quant il me faut danser les quatre pas ?*

Il continue :

Bien pert sa peine, qui se mesle d'amer.

En retour d'un bienveillant regard de sa maîtresse, il baise jusqu'au seuil de la porte :

*Mais c'est sans feuille, bec à bec, nu à nu !
S'il fait crotté, j'en rapporte une moue,
Dieu sache quelle, – toute pleine de boue.*

Il fait mieux : il garde la crotte comme une relique.

Il n'aime pas qu'un autre se mette en travers de son chemin, et fièrement :

*Quant un autour son gibier a marché,
Ce n'est raison qu'un buisart le luy tolle :
Arrière, escoufle, depuis que l'autour vole.*

Mais ne déflorons le poème que juste assez pour en donner le goût. M. Byvanck complète sa brochure avec une ballade inédite de François Villon à sa Dame. Il se réserve de donner plus tard les preuves de son authenticité. « Moi-même, ajoute-t-il, j'eus le bonheur, il y a quelques années, de trouver deux ballades, qu'il était impossible de récuser par ce qu'elles portaient sa signature en acrostiche dans leur envoi... Quant à la valeur de la petite découverte, même à un point de vue simplement biographique, elle était bien mince. Pour Villon rien n'était changé : il y avait seulement deux mauvaises poésies de plus ». Faut-il dire : trois ?

Cas passionnels, *par René Maizeroy*

Il y a un grand charme pour les honnêtes petites gens qui travaillent, végètent péniblement, jouissent peu, à lire des histoires de « viveurs ». Tout leur en plaît, les noms : MM. de Rosarieulles, Bob Harisson, Marchenoir, de Minervoix, d'Andéol ; les petits noms : Roger, Urbain, Archibald ; l'insouciance de ces beaux mondains qui paient, sans escompte, chaque nouveau cœur d'un billet de cent mille francs de rentes, au moins ; l'élégance qu'ils ont ensuite à « se faire sauter le caisson ». Des femmes et des hommes préoccupés seulement d'amour ne doivent s'aimer qu'avec science, et on pourrait extraire de *Cas passionnels* leur méthode. M. Maizeroy est un de ceux qui possèdent le mieux le langage des amants. Il connaît des termes précieux plus troublants que la chose même. Je ne sais pas s'il a créé le mot « enchaleuré », mais il l'emploie à propos, quand un autre mot exprimerait mal l'état de deux corps « qui veulent en finir ». Non qu'il aille jamais jusqu'au tableau cru : il se contente d'y préparer, d'allumer la page qu'on tourne vite avec le désir que la page qui suit soit en feu. Oui, ça brûle souvent, afin que la lectrice fiévreuse rougisse d'une flamme purifiante, et que le lecteur viril encore ferme étroitement sa robe de chambre. Je me demande si je me fais bien comprendre.

Est-il besoin de citer quelques lignes prises çà et là, au hasard, détachées de la *Bonne Leçon*, *Crime Passionnel*, *La Canne*, *L'Entr'acte* ? Dans presque tous ses contes, M. Maizeroy recherche passionnément, sans peur, en cette gymnastique périlleuse, la difficulté de trouver, pour ses couples qui s'enlacent, des baisers neufs, des cris, des rugissements inentendus. Après, quand ils se sont aimés très fort, ses amants n'ont que le mélancolique regret de ne pas s'être assez aimés. La solitude les épouvante ; Jacques Mortagne délaissé « ne peut s'endormir, s'étire, se tourne, se retourne, bâille... Le petit jour blême, louche, qui filtre entre les lamelles des persiennes, le surprend, les yeux ouverts, le cœur battant, les lèvres gercées de fièvre, mais tout heureux que cette nuit mauvaise soit enfin passée, tout impatient de s'habiller, de rejoindre sa maîtresse, de la supplier avec des litanies ferventes et humbles, d'accepter tout ce qu'elle lui ordonnera ». Et cette page, parmi tant d'autres, explique que M. Maizeroy réserve toujours, lui viennent-ils de cette revue même, une place d'honneur aux poètes de l'amour.

Le Cyclisme théorique et pratique,

par L. Baudry de Saunier

En août 1891, M. L. Baudry de Saunier nous donnait une *Histoire Générale de la Vélocipédie* qui obtint un vif succès. Elle se recommandait par des qualités de style et de goût auxquelles ne nous avaient pas habitués les spécialistes du genre. Aujourd'hui, il nous offre *le Cyclisme théorique et pratique*, un volume encore plus gros, plus complet, plus humoristique et plus « entraînant ». On y trouve des pages exquises pour les lettrés, techniques et renseignées pour ceux qui, non contents de rouler veulent savoir pourquoi ils roulent. On y voit des portraits, des images peintes, des figures géométriques, et même, à cheval sur une bicyclette, un élégant squelette bien en os, comme je vous en souhaite un.

Je parlerais plus volontiers de ce livre que de tel roman, mais à quoi bon ? La bicyclette, comme Mercure, *vires acquirit eundo*. Si Pierre Giffard, selon la légende, lui conquiert tout un monde, chacun de nous se vante justement, à son tour, d'avoir séduit, par son exemple, cinq ou six récalcitrants.

Calculez la progression.

L'homme grave qui dit d'un bicycliste : « Voici un singe ! » saura monter demain et ne se trouvera pas si ridicule. S'il fallait le pousser un peu, je citerais ces quelques lignes de L. Baudry de Saunier : « La bicyclette aura beau scintiller et faire la belle ; jamais ses reflets doux de nickel ne dompteront les ennemis féroces dans la cage desquels je suis entré, les commerçants qu'elle ruine ! Qu'elle colore ses tubes du goût du jour, en vert, en rouge, en noir fileté d'or, jamais les industriels dont elle écrase la patente dans ses engrenages ne verront en rose cette assassine... Tel maître de manège avoue que ses clients, désespérément, un à un, lâchent l'étrier pour la pédale. Chez lui, dans les mangeoires rongées au bord, sa femme serre son linge. Les chevaux se sont télescopés les uns dans les autres ; de vingt, ils se sont résorbés à dix, de dix, à cinq... Au gymnase, les barres parallèles se déforment d'inaction, la sciure leur monte aux jambes. Le professeur, au bureau, compte et recompte ses cachets de carton que les pouces des élèves ne graisseront plus... L'escrime seule résiste, en ce qu'elle est un art et une finesse autant qu'un exercice ».

Merci pour l'escrime, et que la bicyclette ravage ailleurs tout à son aise !

Recettes utiles et procédés vélocipédiques. Mémoires de Terront.

par L. Baudry de Saunier

M. Baudry de Saunier offre, coup sur coup, aux cyclistes amateurs, deux petits volumes, amusants, prestement écrits, et d'un format tel que pour s'en priver il faudrait ne pas avoir de poche.

Je pique au hasard dans les *Recettes utiles et Procédés vélocipédiques* : – « Les premiers feux que jette le nickel de la première bicyclette sont plus doux que les premiers feux de l'aurore ». – « Je ne suis pas éloigné de comparer les rapports d'un bon vélocipédiste avec sa machine à ceux d'un bon amant avec sa maîtresse. Ils sont faits de confiance et, lâchons le mot, d'entretien ». – « J'ai toujours remarqué que ce qu'un cycliste trouve de plus ridicule sur la route, c'est un autre cycliste ». – « Les grands coups de pédale viennent du cœur » – « Le soir d'une belle victoire, ne vous laissez griser, ni d'orgueil, ni de champagne, et couchez-vous de bonne heure, dans un lit à une personne ».

Non moins divertissante est la lecture des *Mémoires de Terront*. M. Baudry de Saunier les a revus et mis en ordre, et grâce à lui les récits du grand coureur, toujours attachants, ont parfois quelque chose d'épique : « ... Je tombai brusquement et me cassai le bras droit presque à l'épaule. Je ne pris pas le temps de ressentir ma douleur, mais saisis mon bicycle de la main gauche et l'enfourchai par la pédale. Je plaçai mon bras droit qui ballottait, inerte, sur mon guidon, puis dans ma ceinture, et je continuai la course... Je gagnai... mais j'avais le bras cassé ! »

Notes

Les chroniques inédites que nous donnons dans ce volume ont été publiées entre 1885 et 1890 dans le *Zig-Zag*, le *Roquet*, le *Carillon* et le *Mercure de France*.

L'article intitulé *Bas-Bleu incohérent* parut dans le numéro du *Zig-Zag* du 4 octobre 1885. Numéro intitulé lui-même *Les Bas-Bleus*, consacré aux femmes de lettres, auquel ont collaboré Léo d'Orfer, Aymé Delion, Rachilde, Jack Stick, Camille Delaville, A. d'Atravel, André Tréban.

Le *Roquet* a publié : *L'Art pour l'Argent* (26 juin 1890), *Articles de sympathie* (23 octobre 1890), *Chronique d'automne* (30 octobre 1890). La chronique *Articles de sympathie* porte en sous-titre : *I. Musique*, ce qui semble indiquer que Renard avait l'intention d'écrire sous ce titre une série d'articles ; ce projet n'eut pas de suite.

La chronique intitulée *Le Bourgeois* parut dans le numéro du *Mercure de France* d'octobre 1890.

Le *Carillon* qui prit la suite du *Roquet* a publié : *Essence de théâtre ancien* (13 novembre 1890), *Chronique d'hiver* (25 janvier 1891), *Le Roman baisse* (1^{er} février 1891). *L'Amateur éclairé. La Foule* (8 février 1891), *Feinte dessous... tirez en l'air* (18 janvier 1891).

Renard apporta une collaboration active au *Mercure de France*, à son début. Dans la partie bibliographique il écrivit entre 1890 et 1893 de nombreux compte-rendus signés J. R.P. ou J. R.

Le Cadet, par Jean Richepin (mai, 1890).

Au Maroc, par Pierre Loti (avril 1890).

Lettre d'ouvreuse, Voyage autour de la Musique, par Willy (septembre 1890).

À côté d'*Albert de Louis Dumur* (novembre 1890).

Les Gueux, sur la lisière d'un bois, pièces tirées du *Théâtre en liberté* de Victor Hugo (janvier 1891).

L'Imprévu, par Gustave Guiches (janvier 1891).

La Force des choses, par Paul Margueritte (juin 1891).

Hassan le Janissaire 1516, par Léon Cahun (juin 1891).

À l'Écart, par R. Minhar et A. Vallette (juillet 1891).

Cœur Double (août 1891).

Histoire générale de la Vélocipédie (novembre 1891).

Un poète inconnu de la Société de François Villon..., par W. G. C

Byvanck (novembre 1891).

Cas Passionnels, par René Maizeroy (juin, 1892).

Le Cyclisme théorique et pratique, par L. Baudry de Saunier (novembre 1892).

Recettes utiles et procédés vélocipédiques, Mémoires de Terront, par L. Baudry de Saunier (avril 1893).

Ce livre électronique a été réalisé par Françoise Pique
pour le site pour-jules-renard.fr
d'après le volume 3.2 des Œuvres complètes de Jules Renard
(éditions François Bernouard, 1925-1927)
numérisé par la Bibliothèque nationale de France
et consultable sur Gallica